

A photograph of a lighthouse on a rocky island at sunset. The lighthouse is white with a dark top section and a glowing light. To its left is a white house with a red roof. The sea is in the foreground, and the sky is filled with orange and yellow clouds. The sun is visible on the right side of the image.

LES VICES ET LES VERTUS

Catéchèses du
Pape François

Pape François

CATÉCHÈSES SUR LES VICÉS ET LES VERTUS

AUDIENCES DÉCEMBRE 2023 - MAI 2024

www.opusdei.org

Retour au contenu

- Gardien du cœur : « Quand vient la tentation, fermons la porte »
- Le combat spirituel : « Seigneur, ne t'éloigne pas de moi »
- La gourmandise : « Nous sommes faits pour être des hommes et des femmes « eucharistiques »
- La luxure : « Le chemin de l'amour doit être parcouru lentement »
- L'avarice : « Il aurait pu être un motif de bénédiction pour beaucoup »
- La colère : " Nous sommes tous des pécheurs "
- La tristesse : « La foi chasse la peur »
- L'acédie : « Regarder à l'intérieur de soi et d'entretenir les braises de la foi »
- L'envie et la vaine gloire : « L'envieux est toujours triste »
- L'orgueil : « Le Salut passe par l'humilité »
- La conduite vertueuse : « L'être humain est fait pour le bien »
- La prudence : « La personne prudente est créative »
- La patience : « Celui qui aime ne se lasse pas »
- La justice : « Nous avons besoin d'être des hommes et des femmes justes »
- La force d'âme : « Le Seigneur est avec nous »
- La tempérance : « Il ne cherche pas les applaudissements »
- La vie de la grâce selon l'Esprit : « Le chrétien n'est jamais seul »

- La foi : « La peur est le grand ennemi de la foi »
- L'espérance : « Le monde a tant besoin d'espérance »
- La charité : « L'amour chrétien embrasse ce qui n'est pas aimable »
- L'humilité : « L'humilité est la porte d'entrée de toutes les vertus »

Gardien du cœur : « Quand vient la tentation, fermons la porte »

Aujourd'hui, je voudrais introduire un cycle de catéchèses sur le thème des vices et des vertus. Et nous pouvons commencer dès le début de la Bible, là où le livre de la Genèse, à travers le récit des premiers parents, présente la dynamique du mal et de la tentation. Pensons au Paradis terrestre. Dans le cadre idyllique représenté par le jardin d'Eden, apparaît un personnage qui devient le symbole de la tentation: le serpent, ce personnage qui séduit. Le serpent est un animal insidieux: il se déplace lentement, en rampant sur le sol, et parfois on ne remarque même pas sa présence car il est silencieux et il réussit à bien se fondre dans l'environnement ; c'est surtout pour cette raison qu'il est dangereux.

Lorsqu'il commence à dialoguer avec Adam et Eve, il démontre aussi d'être un dialecticien raffiné. Il commence comme on le fait dans les commérages méchants, avec une question malicieuse: «Il dit à la femme: Alors, Dieu a dit: Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin?» (Gn 3, 1). La phrase est fautive: en réalité, Dieu avait offert à l'homme et à la femme tous les fruits du jardin, sauf ceux d'un arbre précis: l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Cette interdiction ne vise pas à interdire à l'homme l'usage de la raison, comme on l'interprète parfois à tort, mais c'est une mesure de sagesse. Comme pour dire: reconnais la limite, ne te sens pas maître de tout, car l'orgueil est le commencement de tous les maux. Le récit dit que Dieu place les premiers parents comme seigneurs et gardiens de la Création, mais il veut les préserver de la présomption de domination, de se faire maîtres du bien et du mal. C'est une très mauvaise tentation, même aujourd'hui, c'est le piège le plus dangereux pour le cœur humain, contre lequel nous devons nous prémunir chaque jour.

Comme nous le savons, Adam et Eve n'ont pas réussi à résister à la tentation du serpent. L'idée d'un Dieu pas tout à fait bon, qui voulait les maintenir soumis, s'est insinuée dans leur esprit: de là s'est produit l'effondrement de tout. Rapidement, les progéniteurs ont compris que, de même que l'amour est en soi une récompense, le mal est aussi en soi une punition. Ils n'auront pas besoin des châtiments de Dieu pour se rendre compte qu'ils ont mal agi : ce sont leurs propres actes qui feront voler en éclats le monde d'harmonie dans lequel ils vivaient jusqu'alors. Ils pensaient devenir comme des dieux, et ils se rendent compte qu'ils sont nus, et qu'ils ont aussi si peur : car lorsque l'orgueil a pénétré le cœur, personne ne peut plus se protéger de la seule créature terrestre capable de concevoir le mal, c'est-à-dire l'homme.

A travers ces récits, la Bible nous explique que le mal ne commence pas chez l'homme de façon éclatante, quand un acte est déjà manifeste, mais bien avant,

lorsqu'on commence à s'entretenir avec lui, à le bercer dans l'imagination et dans les pensées, finissant par être pris dans ses flatteries. Le meurtre d'Abel n'a pas commencé avec une pierre lancée, mais avec le ressentiment que Caïn a malheureusement conservé, le laissant devenir un monstre au-dedans de lui. Là aussi, sont vaines, les recommandations de Dieu : «le péché est accroupi à ta porte. Il est à l'affût, mais tu dois le dominer» (Gn 4,7).

Avec le diable, chers frères et sœurs, *on ne dialogue pas. Jamais! On ne doit jamais discuter.* Jésus n'a jamais dialogué avec le diable; il l'a chassé. Quand il a été tenté dans le désert, il n'a pas répondu par le dialogue; il a simplement répondu avec les paroles de la Sainte Ecriture, avec la Parole de Dieu. Faites attention: le diable est un séducteur. Ne dialoguez jamais avec lui, car il est plus malin que nous tous et il nous le fera payer. Quand vient une tentation, ne dialoguez jamais. Fermez la porte, fermez la fenêtre, fermez votre cœur. Et ainsi, nous nous défendons de cette séduction, car le diable est astucieux, il est intelligent. Il a essayé de tenter Jésus avec des citations bibliques! Il s'est présenté comme un grand théologien. On ne dialogue pas avec le diable. Vous avez bien compris cela? Faites attention. On ne dialogue pas avec le diable et on ne doit pas s'attarder avec la tentation, on ne dialogue pas. Quand vient la tentation: fermons la porte. Gardons notre cœur. Il est capable de déguiser le mal sous un masque invisible de bien. C'est pourquoi il faut toujours être sur le qui-vive, fermer immédiatement la moindre faille lorsqu'il tente de nous pénétrer. Des gens sont tombés dans des dépendances qu'ils n'arrivaient plus à surmonter (drogue, alcoolisme, jeu) simplement parce qu'ils avaient sous-estimé un risque. Ces personnes se croyaient fortes dans un combat facile, et au contraire, elles sont devenues la proie d'un ennemi très puissant. Lorsque le mal s'enracine en nous, il prend alors le nom de vice, et c'est une mauvaise herbe difficile à éradiquer. On ne réussit qu'au prix d'un travail acharné.

Il faut être *gardien de son propre cœur*. Et pour cela, nous ne dialoguons pas avec le diable. C'est la recommandation que nous trouvons chez différents pères du désert : des hommes qui ont quitté le monde pour vivre dans la prière et la charité fraternelle. Le désert, disaient-ils, est un lieu qui nous épargne quelques batailles : celle des yeux, celle de la langue et celle des oreilles, il ne reste qu'une dernière bataille, la plus difficile de toutes, celle du cœur. Face à chaque pensée et à chaque désir qui naît dans l'esprit et dans le cœur, le chrétien agit en gardien avisé, et l'interroge pour savoir de quel côté il vient : de Dieu ou de son Adversaire. S'il vient de Dieu, il faut l'accueillir, car c'est le début du bonheur. Mais s'il vient de l'Adversaire, ce n'est qu'ivraie, ce n'est que pollution, et même si sa graine nous semble petite, une fois qu'elle aura pris racine, nous découvrirons en nous les longues branches du vice et du malheur. Le succès de tout combat spirituel se joue beaucoup au début : en veillant toujours sur notre cœur.

Nous devons demander cette grâce d'apprendre à garder notre cœur. C'est une sagesse que de savoir garder son cœur. Que le Seigneur nous aide dans ce travail. Celui qui garde son propre cœur, garde un trésor. Frères et sœurs, apprenons à garder notre cœur. Merci.

[Retour au contenu](#)

Le combat spirituel : « Seigneur, ne t'éloigne pas de moi »

La semaine dernière, nous avons introduit le thème des vices et des vertus. Cela rappelle le combat spirituel du chrétien. En effet, la vie spirituelle du chrétien n'est pas paisible, linéaire et sans défis; au contraire, la vie chrétienne exige un combat continu: la lutte chrétienne pour préserver la foi, pour enrichir les dons de la foi en nous. Ce n'est pas un hasard si la première onction que chaque chrétien reçoit dans le sacrement du Baptême — l'onction catéchuménale — est sans aucun parfum et annonce symboliquement que la vie est un combat. En effet, dans les temps anciens, les lutteurs étaient complètement oints, aussi bien pour tonifier leurs muscles que pour que leur corps échappe à l'emprise de l'adversaire. L'onction des catéchumènes fait immédiatement comprendre que le chrétien n'est pas épargné par la lutte, qu'un chrétien doit se battre : son existence, comme celle de chacun, devra entrer dans l'arène, car la vie est une succession d'épreuves et de tentations.

Un dicton célèbre attribué à Antoine le Grand, le premier grand père du monachisme, dit ceci: «Ote les tentations et personne ne sera sauvé». Les saints ne sont pas des hommes qui ont été épargnés par la tentation, mais plutôt des gens qui sont bien conscients du fait que les séductions du mal apparaissent à plusieurs reprises dans la vie, pour être démasquées et rejetées. Nous en avons tous fait l'expérience de cela, nous tous : une mauvaise pensée te vient à l'esprit, une envie de faire ceci ou de dire du mal d'autrui... Tout le monde, nous sommes tous tentés, et nous devons lutter pour ne pas tomber dans ces tentations. Si l'un d'entre vous n'a pas de tentations, dites-le-moi, car ce serait une chose extraordinaire! Nous avons tous des tentations et nous devons tous apprendre à gérer ces situations.

Pourtant, il y a beaucoup de gens qui s'absolvent continuellement, qui croient qu'ils sont «en règle» — « Non, je suis bon, je suis bonne, je n'ai pas ces problèmes». Mais aucun de nous n'est en règle; si quelqu'un se sent en règle, il rêve; chacun d'entre nous a beaucoup de choses à mettre au point et nous devons aussi être vigilants. Et parfois il arrive que nous allions au sacrement de la Réconciliation et nous disions, avec sincérité: «Père, je ne me souviens pas, je ne sais pas si j'ai des péchés...». Ceci est un manque de connaissance de ce qui se passe dans notre cœur. Nous sommes tous pécheurs, tous. Et un peu d'introspection, un petit regard intérieur nous fera du bien. Sinon nous risquons de vivre dans les ténèbres, parce que nous sommes désormais habitués à l'obscurité et nous ne savons plus distinguer le bien du mal. Isaac de Ninive disait que dans l'Eglise, celui qui connaît ses péchés et en pleure est plus grand que celui qui ressuscite un mort. Nous devons tous demander à Dieu la grâce de nous

reconnaître comme de pauvres pécheurs qui nécessitent d'une conversion, en gardant dans notre cœur la confiance qu'aucun péché n'est trop grand pour la miséricorde infinie de Dieu le Père. Voici la leçon inaugurale que Jésus nous offre.

Nous le voyons dans les premières pages des Evangiles, tout d'abord lorsqu'on nous parle du baptême du Messie dans les eaux du Jourdain. L'épisode a en soi quelque chose de déconcertant: pourquoi Jésus se soumet-il à un tel rite de purification? Il est Dieu, il est parfait! De quel péché Jésus doit-il se repentir? Aucun! Même Jean-Baptiste est scandalisé, au point que le texte dit: «Celui-ci l'en détournait, en disant: "C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi!"» (Mt 3, 14). Mais Jésus est un Messie très différent de la façon dont Jean l'avait présenté et dont les gens l'imaginaient: il n'incarne pas le Dieu en colère et ne convoque pas pour le jugement, mais, au contraire, il fait la queue avec les pécheurs. Pourquoi? Oui, Jésus nous accompagne, nous tous pécheurs. Il n'est pas pécheur, mais il est parmi nous. Et c'est une belle chose. «Mon père, j'ai tellement de péchés!» — «Mais Jésus est avec toi: parles-en, il t'aidera à t'en sortir». Jésus ne nous laisse jamais seuls, jamais! Réfléchissez bien à cela. «Mon père, j'ai fait de grosses bêtises!» — «Mais Jésus te comprend et t'accompagne: il comprend ton péché et le pardonne». N'oublie jamais ça! Dans les pires moments, dans les moments où nous glissons dans le péché, Jésus est à nos côtés pour nous aider à nous relever. Cela donne une consolation. Nous ne devons pas perdre cette certitude: Jésus est à nos côtés pour nous aider, pour nous protéger, et même pour nous relever après le péché. «Mon père, est-il vrai que Jésus pardonne tout?» — «Tout. Il est venu pour pardonner, pour sauver. Mais Jésus veut que ton cœur soit ouvert». Il n'oublie jamais de pardonner: c'est nous, bien souvent, qui perdons la capacité de demander pardon. Reprenons cette capacité à demander pardon. Chacun de nous a beaucoup de raisons de demander pardon: que chacun y pense en lui-même et en parle aujourd'hui à Jésus. Parles-en à Jésus: «Seigneur, je ne sais pas si cela est vrai ou pas, mais je suis sûr que tu ne t'éloignes pas de moi. Je suis sûr que tu me pardonnes. Seigneur, je suis un pécheur, une pécheresse, mais je t'en prie ne t'éloigne pas de moi». Ce serait une belle prière à adresser à Jésus aujourd'hui: «Seigneur, ne t'éloigne pas de moi».

Et immédiatement après l'épisode du baptême, les Evangiles racontent que Jésus se retire dans le désert, où il est tenté par Satan. Même dans ce cas, nous nous demandons: pour quelle raison le Fils de Dieu doit-il connaître la tentation? Dans ce cas également, Jésus se montre solidaire de notre nature humaine fragile et devient notre grand exemplum: les tentations qu'il traverse et surmonte au milieu des pierres arides du désert sont la première instruction qu'il donne à notre vie de disciples. Il a fait l'expérience de ce à quoi nous aussi devons toujours nous préparer à affronter: la vie est faite de défis, d'épreuves, de carrefours, de visions opposées, de séductions cachées, de voix contradictoires. Certaines voix sont même séduisantes, au point que Satan tente Jésus en recourant aux paroles des Ecritures. Nous devons préserver notre clarté intérieure pour choisir le chemin qui nous mène véritablement au bonheur, puis nous efforcer de ne pas nous arrêter en route.

Rappelons-nous que nous sommes toujours tiraillés entre des extrêmes opposés: l'orgueil défie l'humilité; la haine s'oppose à la charité; la tristesse fait obstacle à la vraie joie de l'Esprit; l'endurcissement du cœur rejette la miséricorde. Les chrétiens marchent continuellement sur ces crêtes. Il est donc important de réfléchir sur les vices et les vertus: cela nous aide à surmonter la culture nihiliste

où les frontières entre le bien et le mal restent floues et, en même temps, cela nous rappelle que l'être humain, contrairement à toute autre créature, peut toujours se transcender lui-même, en s'ouvrant à Dieu et en marchant vers la sainteté.

Le combat spirituel nous amène donc à regarder de près ces vices qui nous enchaînent et à marcher, avec la grâce de Dieu, vers ces vertus qui peuvent fleurir en nous, apportant le printemps de l'Esprit dans notre vie.

[Retour au contenu](#)

La gourmandise : « Nous sommes faits pour être des hommes et des femmes « eucharistiques » »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans notre parcours de catéchèse que nous avons entrepris sur les vices et les vertus, aujourd'hui nous nous arrêtons sur le vice de la *gourmandise*.

Que nous dit l'Évangile à ce sujet ? Regardons Jésus. Son premier miracle, aux noces de Cana, révèle sa *sympathie pour les joies humaines* : il veille à ce que la fête se termine bien et donne aux mariés une grande quantité de très bon vin. Tout au long de son ministère, Jésus apparaît comme un prophète très différent du Baptiste : si l'on se souvient de Jean pour son ascétisme - il mangeait ce qu'il trouvait dans le désert -, Jésus est au contraire le Messie que l'on voit souvent à table. Son comportement suscite scandale pour certains, car non seulement il est bienveillant à l'égard des pécheurs, mais il mange même avec eux ; et ce geste démontrait sa volonté de communion et de proximité avec tous.

Mais il y a aussi autre chose. Si l'attitude de Jésus à l'égard des préceptes juifs révèle sa pleine soumission à la Loi, il fait cependant preuve de compréhension à l'égard de ses disciples : lorsqu'ils sont pris en flagrant délit de faim et qu'ils ramassent des épis le jour du sabbat, il les justifie en rappelant que le roi David et ses compagnons, se trouvant dans le besoin, avaient mangé des pains sacrés (cf. *Mc 2, 23-26*). Et Jésus affirme un nouveau principe : les invités aux noces ne peuvent pas jeûner quand l'époux est avec eux ; ils jeûneront quand l'époux leur sera enlevé. Tout est désormais relatif à Jésus. Quand il est au milieu de nous, nous ne pouvons pas nous affliger ; mais à l'heure de sa passion, alors oui, nous jeûnons (cf. *Mc 2,18-20*). Jésus veut que nous soyons dans la joie en sa compagnie. Lui est l'Époux de l'Église ; mais il veut aussi que nous partagions ses souffrances, qui sont aussi celles des petits et des pauvres.

Un autre aspect important. Jésus *abandonne la distinction entre aliments purs et impurs*, qui était une distinction établie par la loi hébraïque. En réalité - enseigne Jésus - ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais ce qui sort de son cœur. C'est ainsi qu'il " déclarait purs tous les aliments " (*Mc 7,19*). C'est pourquoi le christianisme ne considère pas les aliments impurs. Mais l'attention que nous devons avoir est intérieure : elle ne porte donc pas sur la nourriture elle-même, mais *sur la relation que nous entretenons avec elle*. Et Jésus dit clairement que ce qui fait la bonté ou la malignité, pour ainsi dire, d'un aliment, ce n'est pas l'aliment lui-même, mais la relation que nous entretenons avec lui. Et nous le voyons, lorsqu'une personne a une relation désordonnée avec la nourriture, nous observons la façon dont elle mange, elle mange à la hâte, comme

avec l'envie de se rassasier et ne se rassasie jamais, elle n'a pas une bonne relation avec la nourriture, elle est l'esclave de la nourriture.

Cette relation sereine que Jésus a établie envers l'alimentation devrait être redécouverte et valorisée, surtout dans les sociétés dites de l'abondance, où se manifestent tant de *déséquilibres et tant de pathologies*. On mange trop ou trop peu. Souvent on mange dans la solitude. Les troubles des comportements alimentaires se répandent : anorexie, boulimie, obésité... Et la médecine et la psychologie tentent de s'attaquer au mauvais rapport à la nourriture. Une mauvaise relation avec la nourriture est à l'origine de toutes ces maladies.

Il s'agit de maladies, souvent très douloureuses, qui sont principalement liées à des tourments de la psyché et de l'âme. L'alimentation est la manifestation de quelque chose d'intérieur : la prédisposition à l'équilibre ou à la démesure ; la capacité de rendre grâce ou la prétention arrogante à l'autonomie ; l'empathie de qui sait partager la nourriture avec celui qui est dans le besoin ou l'égoïsme de qui accumule tout pour soi-même. Cette demande est très importante : dis-moi comment tu manges et je te dirai quelle âme tu possèdes. Dans la manière de manger se révèlent notre intériorité, nos habitudes, nos attitudes psychiques.

Les anciens Pères donnaient au vice de la gourmandise le nom de "gastrimargie", terme que l'on peut traduire par "folie du ventre". La gourmandise est une "folie du ventre". Et il y a aussi ce proverbe qui dit qu'il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. La gourmandise est un vice qui se greffe sur l'un de nos besoins vitaux, comme l'alimentation. Soyons prudents à ce sujet.

Si nous l'envisageons d'un point de vue *social*, la gourmandise est peut-être le vice le plus dangereux qui *est en train de faire périr la planète*. Car le péché de ceux qui cèdent devant une part de gâteau, somme toute, ne provoque pas de dommages importants, mais la voracité avec laquelle nous nous déchaînons, depuis quelques siècles, sur les biens de la planète, compromet l'avenir de tous. Nous nous sommes jetés sur tout, pour devenir maîtres de tout, alors que tout avait été confié à notre soin, et non à notre exploitation ! Voilà donc le grand péché, la fureur du ventre : nous avons abjuré le nom d'hommes, pour en prendre un autre, celui de "consommateurs". C'est ainsi que l'on dit aujourd'hui dans la vie sociale : "consommateurs". Nous ne nous sommes même pas aperçus que quelqu'un avait commencé à nous appeler ainsi. Nous sommes faits pour être des hommes et des femmes "eucharistiques", capables de rendre grâce, discrets dans l'utilisation de la terre, et au lieu de cela, le danger est de se transformer en prédateurs, et maintenant nous nous rendons compte que cette forme de "gloutonnerie" a fait beaucoup de mal au monde. Demandons au Seigneur de nous aider sur le chemin de la sobriété, et que les différentes formes de gourmandise n'envahissent pas nos vies.

[Retour au contenu](#)

La luxure : « Le chemin de l'amour doit être parcouru lentement »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, écoutons bien la catéchèse car ensuite nous aurons le cirque qui fera quelque chose pour nous divertir

Poursuivons notre itinéraire sur les vices et les vertus ; les anciens Pères nous enseignent qu'après la gourmandise, le deuxième "démon", c'est-à-dire vice, qui se tient toujours accroupi à la porte du cœur c'est celui de la *luxure*. Alors que la gourmandise est une voracité envers la nourriture, ce second vice est une sorte de "voracité" envers une autre personne, c'est-à-dire la relation empoisonnée que les êtres humains entretiennent entre eux, en particulier dans le domaine de la sexualité.

Attention : dans le christianisme, il n'y a pas de condamnation de l'instinct sexuel. Un livre de la Bible, le Cantique des Cantiques, est un merveilleux poème d'amour entre deux fiancés. Cependant, cette belle dimension de notre humanité, la dimension sexuelle, la dimension de l'amour, n'est pas sans danger, à tel point que saint Paul doit déjà aborder la question dans la première Lettre aux Corinthiens. Il écrit : "On entend dire partout qu'il y a chez vous un cas d'inconduite, une inconduite telle qu'on n'en voit même pas chez les païens" (5,1). Le reproche de l'Apôtre concerne précisément une gestion malsaine de la sexualité par certains chrétiens.

Mais regardons l'expérience humaine, l'expérience de *tomber amoureux*. Ici, il y a tant de nouveaux mariés, vous pouvez parler de cela ! Pourquoi ce mystère se produit, ni pourquoi il s'agit d'une expérience si bouleversante dans la vie des personnes. Aucun d'entre nous ne le sait. Une personne tombe amoureuse d'une autre, cela arrive de tomber amoureux. C'est l'une des réalités les plus surprenantes de l'existence. La plupart des chansons que nous entendons à la radio en parlent : des amours qui s'illuminent, des amours toujours recherchés et jamais atteints, des amours pleins de joie ou des amours qui tourmentent jusqu'aux larmes.

S'il n'est pas pollué par le vice, tomber amoureux est l'un des sentiments les plus purs. Une personne amoureuse devient généreuse, aime faire des cadeaux, écrit des lettres et des poèmes. Il cesse de penser à lui pour se projeter entièrement vers l'autre, que c'est beau. Et si vous demandez à une personne amoureuse : "pour quel motif tu aimes ?", elle ne trouvera pas de réponse : à bien des égards, son amour est inconditionnel, sans aucune raison. Patience si cet amour, si

puissant, est aussi un peu naïf : l'amoureux ne connaît pas vraiment le visage de l'autre, il a tendance à l'idéaliser, il est prêt à faire des promesses dont il ne saisit pas immédiatement le poids. Ce "jardin" où se multiplient les merveilles n'est pourtant pas à l'abri du mal. Il est souillé par le démon de la luxure, et ce vice est particulièrement odieux, pour au moins deux raisons.

Tout d'abord parce qu'il *dévaste les relations entre les personnes*. Pour documenter une telle réalité, l'actualité quotidienne suffit malheureusement. Combien de relations qui avaient commencé dans les meilleures conditions se sont transformées en relations toxiques, de possession de l'autre, de manque de respect et du sens de limite ? Ce sont des amours où la chasteté a fait défaut : une vertu qu'il ne faut pas confondre avec l'abstinence sexuelle- la chasteté est plus que l'abstinence sexuelle -, elle doit plutôt être reliée avec la volonté de ne jamais posséder l'autre. Aimer, c'est respecter l'autre, rechercher son bonheur, cultiver l'empathie pour ses sentiments, se disposer à la connaissance d'un corps, d'une psychologie et d'une âme qui ne sont pas les nôtres et qui doivent être contemplés pour la beauté qu'ils portent. Aimer c'est cela, et c'est beau l'amour. La luxure, en revanche, se moque de tout cela : la luxure pille, elle vole, elle consomme à la hâte, elle ne veut pas écouter l'autre mais seulement son propre besoin et son propre plaisir ; la luxure juge toute fréquentation ennuyeuse, elle ne cherche pas cette synthèse entre raison, pulsion et sentiment qui nous aiderait à conduire l'existence avec sagesse. Le luxurieux ne cherche que des raccourcis : il ne comprend pas que le chemin de l'amour doit être parcouru lentement, et que cette patience, loin d'être synonyme d'ennui, nous permet de rendre heureuses nos relations amoureuses.

Mais il y a une deuxième raison pour laquelle la luxure est un vice dangereux. De tous les plaisirs humains, la sexualité a une voix puissante. Elle met en jeu tous les sens, elle habite à la fois le corps et la psyché, et c'est très beau, mais si elle n'est pas disciplinée avec patience, si elle n'est pas inscrite dans une relation et dans une histoire où deux individus la transforment en danse amoureuse, elle se transforme en une chaîne qui prive l'homme de sa liberté. Le plaisir sexuel qui est un don de Dieu, est miné par la pornographie : une satisfaction sans relation qui peut générer des formes de dépendance. Nous devons défendre l'amour, l'amour du cœur, de l'esprit, du corps, l'amour pur dans le don de soi, l'un à l'autre. Et c'est cela la beauté de la relation sexuelle.

Gagner la bataille contre la luxure, contre la "chosification" de l'autre, peut être l'affaire de toute une vie. Mais le prix de cette bataille est absolument le plus important de tous, car il s'agit de préserver cette beauté que Dieu a inscrite dans sa création lorsqu'il a imaginé l'amour entre l'homme et la femme, qui n'est pas pour s'utiliser l'un, l'autre, mais pour s'aimer. Cette beauté qui nous fait croire que construire une histoire ensemble vaut mieux que partir à l'aventure – il y a tant de Don Juan ! -, cultiver la tendresse vaut mieux que céder au démon de la possession – le véritable amour ne possède pas, il se donne -, servir vaut mieux que conquérir. Car s'il n'y a pas d'amour, la vie est triste, la vie est une triste solitude. Merci.

[Retour au contenu](#)

L'avarice : « Il aurait pu être un motif de bénédiction pour beaucoup »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous poursuivons les catéchèses sur les vices et les vertus et aujourd'hui nous parlons de l'*avarice*, c'est-à-dire de cette forme d'attachement à l'argent qui empêche l'homme d'être généreux.

Il ne s'agit pas d'un péché qui concerne uniquement les personnes qui possèdent un patrimoine important, mais d'un vice transversal, qui n'a souvent rien à voir avec le solde du compte courant. C'est une maladie du cœur, pas du portefeuille.

Les analyses des Pères du désert sur ce mal ont montré comment l'avarice pouvait s'emparer aussi des moines qui, ayant renoncé à d'énormes héritages, s'étaient attachés dans la solitude de leur cellule à des objets de peu de valeur : ils ne les prêtaient pas, ils ne les partageaient pas, et ils étaient encore moins disposés à les donner. Un attachement à de petites choses. Ces objets sont devenus pour eux une sorte de fétiche dont il était impossible de se détacher. Une sorte de régression au stade des enfants qui s'agrippent à leur jouet en répétant : "C'est à moi ! C'est à moi !". Un tel attachement prive de toute liberté. Dans cette revendication se cache un rapport maladif à la réalité, qui peut se traduire par des formes d'accaparement compulsif ou d'accumulation pathologique.

Pour guérir de cette maladie, les moines proposaient une méthode radicale, mais très efficace : la méditation sur la mort. Quelle que soit l'accumulation de biens dans ce monde, nous sommes absolument certains d'une chose : ils ne tiendront pas dans le cercueil. Nous ne pouvons pas emporter les biens. C'est là que se révèle l'absurdité de ce vice. Le lien de possession que nous construisons avec les choses n'est qu'apparent, car nous ne sommes pas les maîtres du monde : cette terre que nous aimons n'est en vérité pas la nôtre, et nous nous y déplaçons comme des étrangers et des pèlerins (cf. *Lv 25, 23*).

Ces simples considérations nous permettent de comprendre la folie de l'avarice, mais aussi sa raison profonde. Elle tente d'exorciser la peur de la mort : elle recherche la sécurité en des valeurs qui s'écroulent au moment même où nous les saisissons. Rappelez-vous la parabole de cet homme insensé, dont la campagne offrait une récolte très abondante, et qui se berçait de pensées sur la manière d'agrandir ses greniers pour y mettre toute la récolte. L'homme avait tout calculé, tout prévu pour l'avenir. Mais il n'avait pas pris en compte la variable la plus sûre de la vie : la mort. « Tu es fou - dit l'Évangile - cette nuit même, on va te redemander ta vie. Et ce que tu auras accumulé, qui l'aura ? » (*Lc 12,20*).

Dans d'autres cas, ce sont les voleurs qui rendent ce service. Même dans les Évangiles, ils font de nombreuses apparitions et, bien que leur action soit répréhensible, elle peut devenir un avertissement salutaire. C'est ce que Jésus prêche dans le Sermon sur la montagne : « Ne vous faites pas de trésors sur la terre, là où les mites et les vers les dévorent, où les voleurs percent les murs pour voler. Mais faites-vous des trésors dans le ciel, là où il n'y a pas de mites ni de vers qui dévorent, pas de voleurs qui percent les murs pour voler. » (Mt 6,19-20). Toujours dans les récits des Pères du désert, on raconte l'histoire d'un voleur qui surprend le moine dans son sommeil et lui dérobe les quelques biens qu'il gardait dans sa cellule. Lorsqu'il se réveille, nullement troublé par ce qui s'est passé, le moine se lance sur les traces du voleur et, une fois qu'il l'a trouvé, au lieu de réclamer les biens volés, il lui remet les quelques objets qui lui sont restés, en disant : "Tu as oublié de les prendre !"

Nous, frères et sœurs, nous pouvons être les maîtres des biens que nous possédons, mais c'est souvent le contraire qui arrive : ces biens finissent par nous posséder. Certains riches ne sont plus libres, ils n'ont même plus le temps de se reposer, ils doivent surveiller leurs épaules parce que l'accumulation des biens exige aussi d'en prendre soin. Ils sont toujours anxieux car un patrimoine se construit à la sueur de son front, mais il peut disparaître à tout moment. Ils oublient la prédication de l'Évangile, qui ne prétend pas que les richesses soient un péché en soi, mais qu'elles sont certainement une responsabilité. Dieu n'est pas pauvre : il est le Seigneur de tout, mais - écrit saint Paul - « lui qui est riche, il s'est fait pauvre à cause de vous, pour que vous deveniez riches par sa pauvreté » (2 Co 8, 9).

C'est ce que l'avare ne comprend pas. Il aurait pu être un motif de bénédiction pour beaucoup, mais au lieu de cela, il s'est engagé dans l'impasse de l'infélicité. Et la vie de l'avare est déplorable : je me souviens du cas d'un monsieur que j'ai connu dans l'autre diocèse, un homme très riche, dont la mère était malade. Il était marié. Les frères s'occupaient de la mère à tour de rôle, et la mère prenait un yaourt le matin. Il lui en donnait la moitié le matin pour lui donner l'autre moitié l'après-midi et économiser un demi-yogourt. Telle est l'avarice, tel est l'attachement aux biens. Puis ce monsieur est mort, et les commentaires des gens qui sont allés à la veillée funèbre ont été les suivants : "Mais vous voyez bien que cet homme n'a rien sur lui : il a tout laissé derrière lui". Et puis, un peu moqueurs, ils disaient : "Non, non, ils ne pouvaient pas fermer le cercueil parce qu'il voulait tout emporter". Et cela fait rire les autres, l'avarice : à la fin, nous devons donner notre corps, notre âme au Seigneur et nous devons tout laisser. Soyons vigilants et généreux : généreux avec tout le monde et généreux avec ceux qui ont le plus besoin de nous. Je vous remercie.

[Retour au contenu](#)

La colère : " Nous sommes tous des pécheurs "

Chers frères et sœurs, bonjour !

Ces dernières semaines, nous traitons du thème des vices et des vertus, et aujourd'hui nous nous arrêtons pour réfléchir sur le vice de la *colère*. Il s'agit d'un vice particulièrement sombre, et peut-être le plus facile à détecter d'un point de vue physique. La personne dominée par la colère peut difficilement la dissimuler : on le reconnaît aux mouvements de son corps, à son agressivité, à sa respiration laborieuse, à son regard obscur et renfrogné.

Dans sa manifestation la plus aiguë, la colère est un vice qui ne laisse aucun répit. Si elle naît d'une injustice subie (ou ressentie comme telle), elle ne se déchaîne souvent pas contre le coupable, mais contre le premier malchanceux. Il y a des hommes qui retiennent leur colère au travail, se montrant calmes et compatissants, mais qui, une fois à la maison, deviennent insupportables pour la femme et les enfants. La colère est un vice omniprésent : elle est capable de nous priver de sommeil et de nous faire constamment comploter dans notre esprit, incapables de trouver une barrière pour raisonner et penser.

La colère est un vice *destructeur des relations humaines*. Il exprime l'incapacité à accepter la diversité de l'autre, surtout lorsque ses choix de vie divergent des nôtres. Elle ne s'arrête pas au mauvais comportement d'une personne, mais jette tout dans la marmite : c'est l'autre, l'autre tel qu'il est, l'autre en tant que tel qui provoque la colère et le ressentiment. On se met à détester le ton de sa voix, les gestes banals de la vie quotidienne, ses façons de raisonner et de sentir.

Lorsque la relation atteint ce niveau de dégénérescence, la lucidité est désormais perdue. La colère fait perdre la lucidité. Car l'une des caractéristiques de la colère est parfois qu'elle ne s'apaise pas avec le temps. Dans ce cas, même la distance et le silence, au lieu d'apaiser le poids de l'incompréhension, l'amplifient. C'est pour cette raison que l'apôtre Paul - comme nous l'avons entendu - recommande à ses chrétiens d'aborder immédiatement le problème et de tenter une réconciliation : "*Que le soleil ne se couche pas sur votre colère*" (Ep 4,26). Il est important que tout soit résolu immédiatement, avant que le soleil ne se couche. Si un malentendu survient pendant la journée et que deux personnes ne se comprennent plus, se sentant soudain éloignées l'une de l'autre, la nuit ne doit pas être livrée au diable. Le vice nous maintiendrait éveillés dans l'obscurité, ruminant nos raisons et nos erreurs inexplicables qui ne sont jamais les nôtres et toujours celles de l'autre. C'est ainsi : lorsqu'une personne est dominée par la colère, elle dit toujours que le problème vient de l'autre ; elle n'est jamais capable de reconnaître ses propres fautes, ses propres déficiences.

Dans le "Notre Père", Jésus nous fait prier pour nos relations humaines qui sont un terrain miné : un plan qui ne s'équilibre jamais parfaitement. Dans la vie, nous avons affaire à des débiteurs qui nous sont redevables, tout comme nous n'avons certainement pas toujours aimé tout le monde à sa juste mesure. À certains, nous n'avons pas rendu l'amour qui leur était dû. Nous sommes tous des pécheurs, tous, et tous nous avons des comptes dans le rouge : il ne faut pas l'oublier ! Pour cela tous nous devons apprendre à pardonner pour être pardonnés. Les hommes ne restent pas ensemble s'ils ne pratiquent pas aussi l'art du pardon, pour autant que cela soit humainement possible. Ce qui peut contrer la colère, c'est la bienveillance, l'ouverture du cœur, la douceur, la patience.

Mais à propos de la colère, il faut dire une dernière chose. C'est un vice terrible, a-t-on dit, il est à l'origine des guerres et des violences. Le poème de l'Iliade décrit "la colère d'Achille", qui sera la cause d'un "deuil infini". Mais tout ce qui naît de la colère n'est pas mauvais. Les anciens savaient bien qu'il y a en nous une part d'irascibilité qui ne peut et ne doit pas être niée. Les passions sont, dans une certaine mesure, inconscientes : elles se produisent, ce sont des expériences de la vie. Nous ne sommes pas responsables de l'apparition de la colère, mais toujours de son développement. Et parfois, il est bon que la colère soit évacuée de la bonne manière. Si une personne ne se met jamais en colère, si elle n'est pas indignée par une injustice, si elle ne ressent pas un frémissement dans ses tripes face à l'oppression d'une personne faible, cela signifierait que cette personne n'est pas humaine, et encore moins chrétienne.

La sainte indignation existe, qui n'est pas la colère mais un mouvement intérieur, une sainte indignation. Jésus l'a connue plusieurs fois dans sa vie (cf. *Mc* 3,5) : il n'a jamais répondu au mal par le mal, mais dans son âme il a ressenti ce sentiment et, dans le cas des marchands du Temple, il a accompli une action forte et prophétique, dictée non par la colère, mais par le zèle pour la maison du Seigneur (cf. *Mt* 21,12-13). Nous devons bien distinguer : une chose est le zèle, la sainte indignation, une autre est la colère qui est mauvaise.

Il nous appartient, avec l'aide de l'Esprit Saint, de trouver la juste mesure des passions, de bien les éduquer pour qu'elles s'orientent vers le bien et non vers le mal. Merci.

[Retour au contenu](#)

La tristesse : « La foi chasse la peur »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans notre itinéraire de catéchèse sur les vices et les vertus, nous nous focalisons aujourd'hui sur un vice plutôt abominable, la *tristesse*, entendue comme un abattement de l'âme, une affliction constante qui empêche l'homme d'éprouver de la joie pour sa propre existence.

Il convient tout d'abord de noter que les Pères ont établi une distinction importante en ce qui concerne la tristesse. Il existe en effet une tristesse propre à la vie chrétienne qui, avec la grâce de Dieu, se transforme en joie : celle-ci n'est évidemment pas à rejeter et fait partie du chemin de conversion. Mais il y a aussi une deuxième sorte de tristesse qui *s'insinue dans l'âme et la plonge dans l'abattement* : c'est cette deuxième sorte de tristesse qu'il faut combattre résolument et de toutes ses forces, parce qu'elle vient du Malin. Nous retrouvons également cette distinction chez saint Paul, qui écrit aux Corinthiens : « Car une tristesse vécue selon Dieu produit un repentir qui mène au salut, sans causer de regrets, tandis que la tristesse selon le monde produit la mort. » (2 Co 7,10).

Il y a donc une tristesse amicale, qui conduit au salut. Pensons au fils prodigue de la parabole : lorsqu'il touche le fond de sa déchéance, il ressent une grande amertume, qui le pousse à reprendre ses esprits et à décider de retourner dans la maison de son père (cf. Lc 15, 11-20). C'est une grâce de gémir sur ses péchés, de se rappeler l'état de grâce d'où nous sommes tombés, de se lamenter parce que nous avons perdu la pureté dans laquelle Dieu nous a rêvés.

Mais il existe une deuxième tristesse, qui au contraire est *une maladie de l'âme*. Elle naît dans le cœur de l'homme lorsqu'un désir ou une espérance s'évanouit. Nous pouvons ici nous référer au récit des disciples d'Emmaüs. Ces deux disciples quittent Jérusalem le cœur déçu et confient à l'étranger qui, un certain moment les accompagne : « Nous, nous espérions que c'était lui - c'est-à-dire Jésus - qui allait délivrer Israël. » (Lc 24, 21). La dynamique de la tristesse est liée à *l'expérience de la perte*. Dans le cœur de l'homme naissent des espoirs qui sont parfois déçus. Il peut s'agir du désir de posséder quelque chose que l'on ne peut pas obtenir, mais aussi de quelque chose d'important, comme une perte affective. Lorsque cela se produit, c'est comme si le cœur de l'homme tombait dans un précipice, et les sentiments qu'il éprouve sont le découragement, la faiblesse d'esprit, la dépression, l'angoisse. Nous passons tous par des épreuves qui génèrent en nous de la tristesse, parce que la vie nous fait concevoir des rêves qui se brisent ensuite. Dans cette situation, certains, après un temps de trouble, s'en remettent à l'espérance ; mais d'autres se complaisent dans la mélancolie, la laissant s'envenimer dans leur cœur. Cela procure-t-il du plaisir ? Considérez ceci.

La tristesse est comme *le plaisir du non-plaisir*, être heureux que cela ne soit pas arrivé, c'est comme prendre un bonbon amer, sans sucre, un bonbon abominable et le sucer. La tristesse est un plaisir de non-plaisir.

Le moine Évagre raconte que tous les vices visent le plaisir, aussi éphémère soit-il, alors que la tristesse jouit du contraire : *se bercer d'un chagrin sans fin*. Certains chagrins prolongés, où l'on continue à élargir le vide de celui qui n'est plus là, ne sont pas propres à la vie dans l'Esprit. Certaines amertumes rancunières, où l'on a toujours en tête une revendication qui nous fait prendre l'apparence de la victime, ne produisent pas en nous une vie saine, et encore moins une vie chrétienne. Il y a quelque chose dans le passé de chacun qui a besoin d'être guéri. La tristesse, qui est une émotion naturelle, peut se transformer en un mauvais état d'esprit.

C'est un démon sournois, celui de la tristesse. Les pères du désert la décrivaient comme un ver du cœur, qui ronge et vide ceux qui lui font l'hospitalité. Cette image est belle, elle nous fait comprendre. Et alors que dois-je faire quand je suis triste ? S'arrêter et réfléchir : est-ce une bonne tristesse ? Est-ce une tristesse qui n'est pas bonne ? Et réagir en fonction de la nature de la tristesse. N'oubliez pas que la tristesse peut être une très mauvaise chose qui nous conduit au pessimisme, qui nous conduit à un égoïsme difficile à guérir.

Frères et sœurs, soyons attentifs à cette tristesse et pensons que Jésus nous apporte la joie de la résurrection. Même si la vie peut être remplie de contradictions, de désirs déconçus, de rêves non réalisés, d'amitiés perdues, grâce à la résurrection de Jésus, nous pouvons croire que *tout sera sauvé*. Jésus est ressuscité non seulement pour lui-même, mais aussi pour nous, afin de *racheter tous les bonheurs* restés inachevés dans notre vie. La foi chasse la peur, et la résurrection du Christ dégage la tristesse comme la pierre du tombeau. Chaque journée de chrétien est un exercice de résurrection. Georges Bernanos, dans son célèbre roman *Journal d'un curé de campagne*, fait dire au curé de Torcy : « L'Église dispose de la joie, toute cette joie qui est réservée à ce triste monde. Ce que vous avez fait contre elle, vous l'avez fait contre la joie ». Et un autre écrivain français, Léon Bloy, nous a laissé cette phrase magnifique : "Il n'y a qu'une seule tristesse, [...] celle de n'être pas saint". Que l'Esprit de Jésus ressuscité nous aide à vaincre la tristesse par la sainteté.

[Retour au contenu](#)

L'acédie : « Regarder à l'intérieur de soi et d'entretenir les braises de la foi »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Parmi les vices capitaux, il en est un qui est souvent négligé, peut-être à cause de son nom que beaucoup ne comprennent pas : Je parle de l'acédie. C'est pourquoi, dans le catalogue des vices, le terme acédie est souvent remplacé par un autre beaucoup plus usité : la paresse. En réalité, la paresse est plus un effet qu'une cause. Lorsqu'une personne est oisive, indolente, apathique, nous disons qu'elle est paresseuse. Mais, comme l'enseigne la sagesse des anciens pères du désert, souvent la racine de cette paresse est l'acédie, qui signifie littéralement, en grec, "manque de soin".

C'est une tentation très dangereuse qu'il ne faut pas prendre à la légère. La personne qui en est victime est comme écrasée par une pulsion de mort : elle éprouve du dégoût pour tout, sa relation avec Dieu lui paraît ennuyeuse, et même les actes les plus saints, ceux qui dans le passé lui avaient réchauffé le cœur, lui semblent désormais tout à fait inutiles. La personne commence à regretter le temps qui passe et la jeunesse qui est irrémédiablement derrière elle.

L'acédie est définie comme le "démon de midi" : elle nous surprend au milieu de la journée, lorsque la fatigue est à son comble et que les heures à venir semblent monotones, impossibles à vivre. Dans une description célèbre, le moine Évagre représente ainsi cette tentation : « l'œil de celui qui est sous l'acédie cherche continuellement les fenêtres, et son esprit fantastique est habité de ses visiteurs. [...] Quand il lit, celui qui est sous l'acédie bâille souvent et se laisse facilement gagner par le sommeil, il plisse les yeux, se frotte les mains et, détournant les yeux du livre, fixe le mur ; puis, les tournant à nouveau vers le livre, il lit encore un peu [...] ; enfin, baissant la tête, il dépose le livre en dessous, s'endort d'un sommeil léger, jusqu'à ce que la faim le réveille et le pousse à s'occuper de ses besoins » ; en conclusion, « celui qui est sous l'acédie n'accomplit pas avec sollicitude l'œuvre de Dieu » [1].

Les lecteurs contemporains voient dans ces descriptions quelque chose qui rappelle beaucoup le mal de la dépression, tant d'un point de vue psychologique que philosophique. En effet, pour ceux qui sont saisis par l'acédie, la vie perd son sens, prier devient ennuyeux, toute bataille semble dénuée de sens. Même si nous avons nourri des passions dans la jeunesse, elles nous paraissent aujourd'hui illogiques, des rêves qui ne nous ont pas rendus heureux. Alors on se laisse aller et la distraction, l'absence de pensée, apparaissent comme la seule issue : on

aimerait être hébété, avoir l'esprit complètement vide... C'est un peu comme mourir par anticipation, et c'est déplorable.

Face à ce vice que l'on sait si dangereux, les maîtres de la spiritualité envisagent divers remèdes. Je voudrais signaler celui qui me semble le plus important et que j'appellerais *la patience de la foi*. Si, sous le fouet de l'acédie, le désir de l'homme est d'être "ailleurs", de fuir la réalité, il faut au contraire avoir le courage de rester et d'accueillir dans mon "ici et maintenant", dans ma situation telle qu'elle est, la présence de Dieu. Les moines disent que la cellule est pour eux le meilleur maître de vie, parce qu'elle est le lieu qui te parle concrètement et quotidiennement de ton histoire d'amour avec le Seigneur. Le démon de l'acédie veut détruire précisément cette joie simple de l'ici et maintenant, cette crainte reconnaissante de la réalité ; il veut te faire croire que tout est vain, que rien n'a de sens, qu'il ne vaut pas la peine de se préoccuper de rien ni de personne. Dans la vie, nous rencontrons des gens « sous l'emprise de l'acédie », des gens dont nous disons : « Mais qu'il est ennuyeux ! » et nous n'aimons pas être avec eux ; des personnes qui ont aussi une attitude d'ennui contagieuse. C'est l'acédie.

Combien de personnes, sous l'emprise de l'acédie, mues par une inquiétude sans visage, ont stupidement abandonné le chemin du bien qu'elles avaient emprunté ! L'acédie est une bataille décisive, qu'il faut gagner à tout prix. Et c'est une bataille *qui n'a pas épargné même les saints*, parce que dans tant de leurs diaires, il y a quelques pages qui révèlent des moments terribles, de véritables nuits de la foi, où tout semblait obscur. Ces saints et saintes nous enseignent à traverser la nuit dans la patience en acceptant *la pauvreté de la foi*. Ils nous ont recommandé, sous l'oppression de l'acédie, de tenir une plus petite mesure d'engagement, de nous fixer des objectifs plus accessibles, mais en même temps de résister et de persévérer en nous appuyant sur Jésus, qui jamais n'abandonne dans la tentation.

La foi, tourmentée par l'épreuve de l'acédie, ne perd pas sa valeur. Bien au contraire, c'est la vraie foi, la foi très humaine qui, malgré tout, malgré l'obscurité qui l'aveugle, croit encore humblement. C'est cette foi qui reste dans le cœur, comme les braises sous la cendre. Elle reste toujours. Et si l'un de nous tombe dans ce vice ou dans la tentation de l'acédie, qu'il s'efforce de regarder à l'intérieur de soi et d'entretenir les braises de la foi : c'est ainsi que l'on va de l'avant.

[Retour au contenu](#)

L'envie et la vaine gloire : « L'envieux est toujours triste »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui nous examinons deux vices capitaux que nous trouvons dans les grands inventaires que la tradition spirituelle nous a laissés : *l'envie* et la *vaine gloire*.

Commençons par *l'envie*. Si nous lisons les Saintes Écritures (cf. *Gn 4*), elle nous apparaît comme l'un des vices les plus anciens : la haine de Caïn envers Abel se déchaîne lorsqu'il se rend compte que les sacrifices de son frère plaisent à Dieu. Caïn était le fils aîné d'Adam et Eve, il avait pris la plus grande part de l'héritage de son père ; pourtant, il suffit qu'Abel, son jeune frère, réussisse un petit exploit pour que Caïn se mette en colère. La tête de l'envieux est toujours triste : son regard est baissé, il semble continuellement sonder le sol, mais en réalité il ne voit rien, car son esprit est enveloppé de pensées pleines de méchanceté. L'envie, si elle n'est pas maîtrisée, conduit à la haine de l'autre. Abel sera tué par Caïn, qui n'a pas supporté le bonheur de son frère.

L'envie est un mal qui n'a pas seulement été étudié en contexte chrétien : elle a attiré l'attention de philosophes et d'érudits de toutes cultures. À la base, il y a une relation de haine et d'amour : l'un veut le mal de l'autre, mais secrètement, il souhaite lui ressembler. L'autre est l'épiphanie de ce que nous voudrions être, et qu'en réalité nous ne sommes pas. Sa bonne fortune nous semble une injustice : nous aurions sûrement - pensons-nous - mérité bien davantage ses succès ou sa bonne fortune !

À la base de ce vice, il y a une fausse idée de Dieu : on n'accepte pas que Dieu ait ses propres "mathématiques", différentes des nôtres. Par exemple, dans la parabole de Jésus sur les ouvriers appelés par le maître à aller à la vigne à différents moments de la journée, ceux de la première heure croient avoir droit à un salaire plus élevé que ceux qui sont arrivés en dernier ; mais le maître leur donne à tous le même salaire, et dit : "N'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mes biens ? Ou alors *es-tu envieux parce que moi je suis bon ?*" (*Mt 20,15*). Nous voudrions imposer à Dieu notre logique égoïste, mais la logique de Dieu est l'amour. Les biens qu'il nous donne sont faits pour être partagés. C'est pourquoi saint Paul exhorte les chrétiens : "Soyez unis les uns aux autres par l'affection fraternelle, rivalisez de respect les uns pour les autres" (*Rm 12,10*). Voilà le remède à l'envie !

Et nous arrivons au deuxième vice que nous examinons aujourd'hui : la *vaine gloire*. Elle va de pair avec le démon de l'envie et, ensemble, ces deux vices sont caractéristiques d'une personne qui aspire à être le centre du monde, libre d'exploiter tout et tout le monde, objet de toutes les louanges et de tous les amours. La vaine gloire est une estime de soi exagérée et sans fondement. Le vantard possède un "moi" encombrant : il n'a aucune empathie et ne se rend pas compte qu'il existe d'autres personnes que lui dans le monde. Ses relations sont toujours instrumentales, marquées par la prévarication de l'autre. Sa personne, ses réalisations, ses succès doivent être montrés à tous : c'est un perpétuel mendiant d'attention. Et si des fois ses qualités ne sont pas reconnues, il se met dans une colère féroce. Les autres sont injustes, ils ne comprennent pas, ils ne sont pas à la hauteur. Dans ses écrits, Évagre le Pontique décrit l'amère histoire de certains moines frappés par la vanité. Il arrive qu'après ses premiers succès dans la vie spirituelle, il se sente déjà arrivé et se précipite dans le monde pour en recevoir les louanges. Mais il ne réalise pas qu'il n'est qu'au début du voyage spirituel et qu'une tentation le guette, qui le fera bientôt tomber.

Pour guérir le vantard, les maîtres spirituels ne proposent pas beaucoup de remèdes. Car au fond, le mal de la vanité a son remède en lui-même : les louanges que l'orgueilleux espérait récolter du monde se retourneront bientôt contre lui. Et combien de personnes, trompées par une fausse image d'elles-mêmes, sont ensuite tombées dans des péchés dont elles auraient bientôt eu honte !

Le meilleur enseignement pour vaincre la vanité se trouve dans le témoignage de Saint Paul. L'apôtre s'est toujours heurté à un défaut qu'il n'a jamais pu surmonter. À trois reprises, il demanda au Seigneur de le délivrer de ce tourment, mais finalement Jésus lui répondit : "Ma grâce te suffit, car ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse". Depuis ce jour, Paul a été libéré. Et sa conclusion devrait aussi devenir la nôtre : "C'est donc très volontiers que je mettrai plutôt ma fierté dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ fasse en moi sa demeure" (2 Co 12,9).

[Retour au contenu](#)

L'orgueil : « Le Salut passe par l'humilité »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Dans notre catéchèse sur les vices et les vertus, nous abordons aujourd'hui le dernier des vices : l'*orgueil*. Les anciens Grecs le définissaient par un mot que l'on pourrait traduire par "splendeur excessive". En fait, l'orgueil est l'auto exaltation, la prétention, la vanité. Le terme apparaît également dans cette série de vices que Jésus énumère pour expliquer que le mal vient toujours du cœur de l'homme (cf. *Mc 7,22*). L'orgueilleux est celui qui se croit beaucoup plus que ce qu'il est en réalité, celui qui s'agite pour être reconnu comme plus grand que les autres, qui veut toujours voir ses propres mérites reconnus et qui méprise les autres en les considérant comme inférieurs.

D'après cette première description, nous voyons que le vice de l'orgueil est très proche de celui de la vaine gloire, que nous avons déjà présenté la dernière fois. Cependant, si la vaine gloire est une maladie de l'ego humain, elle reste une maladie infantile comparée aux ravages que peut provoquer l'orgueil. En analysant les folies de l'homme, les moines de l'Antiquité reconnaissaient un certain ordre dans la séquence des maux : on part des péchés les plus grossiers, comme la gourmandise, pour arriver aux monstres les plus inquiétants. *De tous les vices, l'orgueil est grande reine*. Ce n'est pas un hasard si, dans la Divine Comédie, Dante le place dans la toute première case du purgatoire : ceux qui cèdent à ce vice sont loin de Dieu, et l'éradication de ce mal exige du temps et des efforts, plus que tout autre combat auquel est appelé le chrétien.

En réalité, c'est dans ce mal que réside le péché radical, la prétention absurde d'être comme Dieu. Le péché de nos ancêtres, raconté dans le livre de la Genèse, est en fait un péché d'orgueil. Le tentateur leur dit : "Quand vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous deviendrez comme Dieu" (*Gn 3,5*). Les auteurs de spiritualité sont plus attentifs à décrire les répercussions de l'orgueil dans la vie quotidienne, à illustrer comment il ruine les relations humaines, à souligner comment ce mal empoisonne le sentiment de fraternité qui devrait au contraire réunir les hommes.

Voici donc la longue liste des symptômes qui révèlent que l'on a succombé au vice de l'orgueil. C'est un mal qui a une apparence physique évidente : l'orgueilleux est hautain, il a la "nuque raide", c'est-à-dire qu'il a un cou raide qui ne plie pas. C'est un homme prompt à juger avec mépris : pour un rien, il porte des jugements irrévocables sur les autres, qui lui paraissent irrémédiablement ineptes et incapables. Dans son arrogance, il oublie que Jésus, dans les Évangiles, nous a donné très peu de préceptes moraux, mais qu'il a été intransigeant sur l'un d'entre eux : ne jamais juger. On se rend compte qu'on a affaire à un orgueilleux

lorsque, lui faisant une petite critique constructive, ou une remarque tout à fait anodine, il réagit de manière exagérée, comme si on avait lésé sa majesté : il entre dans toute sa fureur, crie, rompt les relations avec les autres de manière rancunière.

Il n'y a pas grand-chose à faire avec une personne malade d'orgueil. Il est impossible de lui parler, et encore moins de le corriger, car après tout, il n'est plus présent à lui-même. Il faut simplement être patient avec lui, car un jour son édifice s'écroulera. Un proverbe italien dit : "L'orgueil va à cheval et revient à pied". Dans les Évangiles, Jésus a affaire à beaucoup de gens orgueilleux, et il est souvent allé débusquer ce vice même chez des personnes qui le cachaient très bien. Pierre fait étalage de sa fidélité à toute épreuve : "Même si tous t'abandonnent, moi, non" (cf. *Mt 26, 33*). Mais bientôt, il fera l'expérience d'être comme les autres, apeuré lui aussi devant une mort qu'il n'imaginait pas si proche. Ainsi, le deuxième Pierre, celui qui ne lève plus le menton mais pleure des larmes salées, sera soigné par Jésus et sera finalement apte à porter le poids de l'Église. Avant, il affichait une présomption qu'il valait mieux ne pas afficher ; maintenant, en revanche, il est un disciple fidèle que, comme le dit une parabole, le maître peut mettre "à la tête de tous ses biens" (*Lc 12,44*).

Le salut passe par l'humilité, véritable remède à tout acte d'orgueil. Dans le *Magnificat*, Marie chante le Dieu qui, par sa puissance, disperse les orgueilleux dans les pensées malades de leur cœur. C'est inutile de voler quelque chose à Dieu, comme l'espèrent les orgueilleux, parce qu'en fin de compte, Lui, veut tout nous donner. C'est pourquoi l'apôtre Jacques, s'adressant à sa communauté blessée par des luttes intestines nées de l'orgueil, écrit : « Dieu s'oppose aux orgueilleux, aux humbles il accorde sa grâce. » (*Jc 4, 6*).

C'est pourquoi, chers frères et sœurs, profitons de ce Carême pour lutter contre notre orgueil.

[Retour au contenu](#)

La conduite vertueuse : « L'être humain est fait pour le bien »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Après ce tour d'horizon des vices, il est temps de se tourner vers l'image symétrique, qui est à l'opposé de l'expérience du mal. Le cœur humain peut se laisser aller à des passions mauvaises, il peut céder à des tentations néfastes déguisées sous des atours persuasifs, mais il peut aussi s'opposer à tout cela. Aussi laborieux que cela puisse être, l'être humain est fait pour le bien, qui le comble vraiment, et il peut aussi pratiquer cet art, en faisant en sorte que certaines dispositions deviennent permanentes en lui. La réflexion sur cette merveilleuse possibilité qui est la nôtre constitue un chapitre classique de la philosophie morale : le chapitre des *vertus*.

Les philosophes romains l'appelaient *virtus*, les grecs *aretè*. Le terme latin souligne avant tout que la personne vertueuse est forte, courageuse, capable de discipline et d'ascèse ; l'exercice de la vertu est donc le fruit d'une longue germination, qui exige des efforts et même des souffrances. Le mot grec *aretè*, quant à lui, indique quelque chose qui excelle, qui se distingue, qui suscite admiration. La personne vertueuse est donc celle qui ne se dénature pas en se déformant, mais qui est fidèle à sa vocation, qui se réalise pleinement elle-même.

Nous ferions fausse route si nous pensions que les saints sont des exceptions de l'humanité : une sorte de cercle étroit de champions qui vivent au-delà des limites de notre espèce. Les saints, dans cette perspective que nous venons d'introduire sur les vertus, sont au contraire ceux qui deviennent pleinement eux-mêmes, qui réalisent la vocation propre à tout homme. Quel monde heureux ce serait si la justice, le respect, la bienveillance réciproque, la largeur d'esprit et l'espérance étaient la normalité partagée, et non pas une rare anomalie ! C'est pourquoi le chapitre sur la conduite vertueuse, en ces temps dramatiques où nous sommes souvent confrontés au pire de l'humain, devrait être redécouvert et pratiqué par tous. Dans un monde déformé, nous devons nous souvenir de la forme dans laquelle nous avons été façonnés, de l'image de Dieu qui est imprimée en nous pour toujours.

Mais comment *définir* le concept de vertu ? Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous offre une définition précise et concise : "La vertu est une disposition habituelle et ferme à faire le bien" (n° 1803). Il ne s'agit donc pas d'un bien improvisé et quelque peu aléatoire qui tomberait du ciel de manière épisodique. L'histoire nous apprend que même des criminels, dans un moment de lucidité, ont accompli des actes bons ; certainement, ces actes sont inscrits dans le "livre de

Dieu", mais la vertu est une autre chose. C'est un bien qui provient d'une lente maturation de la personne, jusqu'à en constituer une caractéristique intérieure. La vertu est un *habitus* de liberté. Si nous sommes libres dans chaque acte, et chaque fois que nous sommes appelés à choisir entre le bien et le mal, la vertu est ce qui nous permet d'avoir un *habitus* vers le bon choix.

Si la vertu est un si beau cadeau, une question se pose immédiatement : *comment est-il possible de l'acquérir ?* La réponse à cette question n'est pas simple, elle est complexe.

Pour le chrétien, le premier secours est *la grâce* de Dieu. En effet, l'Esprit Saint agit en nous qui avons été baptisés, en travaillant dans notre âme pour la conduire à une vie vertueuse. Combien de chrétiens sont arrivés à la sainteté à travers les larmes, en réalisant qu'ils n'arrivaient pas à surmonter certaines faiblesses ! Mais ils ont fait l'expérience que Dieu a achevé cette bonne œuvre qui n'était pour eux qu'une esquisse. La grâce précède toujours notre engagement moral.

En outre, nous ne devons jamais oublier la très riche leçon de la sagesse des anciens, qui nous dit que *la vertu grandit et peut être cultivée*. Et pour cela, le premier don de l'Esprit à demander est précisément la sagesse. L'être humain n'est pas un territoire libre pour la conquête des plaisirs, des émotions, des instincts, des passions, sans pouvoir rien faire contre ces forces parfois chaotiques qui l'habitent. Un don inestimable que nous possédons est l'ouverture d'esprit, c'est la sagesse qui sait apprendre de ses erreurs pour bien diriger sa vie. Il faut ensuite la bonne volonté : la capacité de choisir le bien, de nous modeler nous-même par l'exercice ascétique, en évitant les excès.

Chers frères et sœurs, commençons donc notre voyage à travers les vertus, dans cet univers serein qui est un défi, mais qui est décisif pour notre bonheur.

[Retour au contenu](#)

La prudence : « La personne prudente est créative »

Chers frères et sœurs, bonjour !

La catéchèse d'aujourd'hui est consacrée à la vertu de la *prudence*. Avec la justice, la force d'âme et la tempérance, elle forme ce que l'on appelle les vertus cardinales, qui ne sont pas l'apanage des chrétiens, mais appartiennent au patrimoine de la sagesse antique, en particulier des philosophes grecs. C'est pourquoi l'un des thèmes les plus intéressants du travail de rencontre et d'inculturation fut précisément celui des vertus.

Dans les écrits médiévaux, la présentation des vertus n'est pas une simple énumération des qualités positives de l'âme. Reprenant les auteurs classiques à la lumière de la révélation chrétienne, les théologiens ont imaginé le septénaire des vertus - les trois théologiques et les quatre cardinales - comme une sorte d'organisme vivant, où chaque vertu a un espace harmonieux à occuper. Il y a des vertus essentielles et des vertus accessoires, comme des piliers, des colonnes et des chapiteaux. Ici, rien de tel peut-être que l'architecture d'une cathédrale médiévale pour restituer l'idée de l'harmonie qui existe dans l'homme et de son attrait perpétuel vers le bien.

Commençons donc par la prudence. Ce n'est pas la vertu de la personne craintive, toujours hésitante quant à l'action à entreprendre. Non, c'est une interprétation erronée. Il ne s'agit pas non plus de la simple prudence. Accorder la primauté à la prudence signifie que l'action de l'homme est entre les mains de son *intelligence et* de sa *liberté*. La personne prudente est créative : elle raisonne, évalue, cherche à comprendre la complexité de la réalité et ne se laisse pas submerger par les émotions, la paresse, les pressions, les illusions.

Dans un monde dominé par les apparences, les pensées superficielles et la banalité du bien et du mal, l'antique leçon de prudence mérite d'être retrouvée.

Saint Thomas, dans le sillage d'Aristote, l'appelait "recta ratio agibilium". C'est la capacité de gouverner les actions pour les orienter vers le bien, d'où son surnom de "cocher des vertus". Prudent est celui ou celle qui sait choisir : tant qu'elle reste dans les livres, la vie est toujours facile, mais au milieu des vents et des vagues de la vie quotidienne, c'est une autre affaire, nous sommes souvent incertains et ne savons pas quelle direction prendre. Celui qui est prudent ne choisit pas au hasard : il sait d'abord ce qu'il veut, puis il réfléchit aux situations, se fait conseiller et, avec une vision large et une liberté intérieure, il choisit la voie à suivre. Certes, cela ne veut pas dire qu'il ne peut pas faire d'erreurs, après tout

nous restons des êtres humains, mais au moins il évitera les dérapages majeurs. Malheureusement, dans tous les milieux, il y a ceux qui ont tendance à écarter les problèmes par des plaisanteries superficielles ou à toujours susciter la controverse. La prudence, en revanche, est la qualité de qui est appelé à gouverner : il sait qu'administrer est difficile, qu'il y a de nombreux points de vue et qu'il faut essayer de les harmoniser, qu'il faut faire le bien non pas de quelques-uns mais de tous.

La prudence enseigne aussi que, comme on dit, " le mieux est l'ennemi du bien ". Trop de zèle, en effet, dans certaines situations, peut provoquer du désastre : peut ruiner une construction qui aurait nécessité de la méthode ; peut générer des conflits et des incompréhensions ; peut même déclencher des violences.

La personne prudente sait conserver *la mémoire du passé*, non pas parce qu'elle a peur de l'avenir, mais parce qu'elle sait que la tradition est un patrimoine de sagesse. La vie est faite d'un chevauchement constant de choses anciennes et de choses nouvelles, et il n'est pas bon de toujours penser que le monde commence avec nous, que nous devons aborder les problèmes en partant de zéro. La personne prudente est également *prévoyante*. Une fois que l'on a décidé du but à atteindre, il faut se donner tous les moyens d'y parvenir.

De nombreux passages de l'Évangile nous aident à éduquer la prudence. Par exemple : est prudent celui qui bâtit sa maison sur le roc et imprudent celui qui la bâtit sur le sable (cf. *Mt 7, 24-27*). Sages sont les jeunes filles qui portent de l'huile pour leurs lampes et folles celles qui n'en portent pas (cf. *Mt 25, 1-13*). La vie chrétienne est une combinaison de simplicité et de discernement. Préparant ses disciples à la mission, Jésus leur recommande : "Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes" (*Mt 10,16*). Comme pour dire que Dieu ne veut pas seulement que nous soyons des saints, il veut que nous soyons des *saints intelligents*, parce que sans la prudence, c'est facile de s'égarer !

[Retour au contenu](#)

La patience : « Celui qui aime ne se lasse pas »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, l'audience était prévue sur la place, mais en raison de la pluie, elle a été transférée à l'intérieur. C'est vrai que vous serez un peu tassés, mais au moins, vous ne serez pas mouillés. Merci pour votre patience. Dimanche dernier, nous avons écouté le récit de la Passion du Seigneur. Aux souffrances qu'il endure, Jésus répond par une vertu qui, bien qu'elle ne soit pas comptée parmi les vertus traditionnelles, est très importante : la vertu de la patience. La patience, hein ! Il s'agit de supporter ce que l'on endure : ce n'est pas un hasard si la patience a la même racine que la passion. Et c'est précisément dans la Passion qu'apparaît la patience du Christ, qui accepte avec douceur et mansuétude d'être arrêté, giflé et injustement condamné ; devant Pilate, il ne récrimine pas ; il supporte les insultes, les crachats et les flagellations des soldats ; il supporte le poids de la croix ; il pardonne à ceux qui le clouent au bois et, sur la croix, il ne répond pas aux provocations, mais offre la miséricorde. Voilà la patience de Jésus. Tout cela nous dit que la patience de Jésus ne consiste pas en une résistance stoïque à la souffrance, mais qu'elle est le fruit d'un amour plus grand.

L'apôtre Paul, dans l'« Hymne à la charité » (cf. 1 Co 13, 4-7), associe étroitement l'amour et la patience. En effet, pour décrire la première qualité de la charité, il utilise un mot qui se traduit par « magnanime » ou « patient ». La charité est magnanime, elle est patiente. Elle exprime un concept surprenant, qui revient souvent dans la Bible : Dieu, face à notre infidélité, se montre « lent à la colère » (cf. Ex 34, 6 ; cf. Nm 14, 18) : au lieu d'exprimer son dégoût pour le mal et le péché de l'homme, il se révèle plus grand, prêt à recommencer chaque fois avec une patience infinie. C'est pour Paul, le premier trait de l'amour de Dieu qui, face au péché, propose le pardon. Mais pas seulement : c'est le premier trait de tout grand amour, qui sait répondre au mal par le bien, qui ne s'enferme pas dans la colère et le découragement, mais qui persévère et qui repart. La patience qui recommence. Ainsi, à la racine de la patience se trouve l'amour, comme le dit saint Augustin : « L'on est d'autant plus fort pour supporter tout mal qu'en lui est plus grand l'amour de Dieu » (*De patientia*, XVII).

On pourrait donc dire qu'il n'y a pas de meilleur témoignage de l'amour de Jésus Christ que de rencontrer un chrétien patient. Mais pensons aussi à tous ces pères et mères de famille, ouvriers, médecins et infirmières, malades, qui chaque jour, dans l'ombre, gratifient le monde d'une sainte patience ! Comme le dit l'Écriture, « la patience vaut mieux que la force d'un héros » (Pr 16, 32). Mais soyons honnêtes : nous manquons souvent de patience. Dans la vie quotidienne, nous sommes tous impatientes. Nous en avons besoin comme d'une « vitamine essentielle » pour vivre, mais il est instinctif pour nous de nous impatienter — s'impatienter est

instinctif — et de répondre au mal par le mal : il est difficile de rester calmes, de contrôler nos instincts, de retenir les mauvaises réactions, de désamorcer les querelles et les conflits dans la famille, au travail, dans la communauté chrétienne. La réponse fuse immédiatement ; nous ne sommes pas capables de rester patients.

Rappelons toutefois que la patience n'est pas seulement une nécessité, c'est un appel : si le Christ est patient, le chrétien est appelé à être patient. Cela nous appelle à aller à contre-courant de la mentalité aujourd'hui répandue, où dominent la précipitation et le « tout et tout de suite » ; où, au lieu d'attendre que les situations mûrissent, on presse les personnes en espérant qu'elles changent instantanément. N'oublions pas que la précipitation et l'impatience sont les ennemies de la vie spirituelle : pourquoi ? Dieu est amour, et celui qui aime ne se lasse pas, ne s'irrite pas, ne donne pas d'ultimatum, Dieu est patient, Dieu sait attendre. Pensons à l'histoire du Père miséricordieux, qui attend son fils parti de la maison : il souffre avec patience, impatient uniquement de l'embrasser dès qu'il le voit revenir (cf. Lc 15, 21) ; ou bien pensons à la parabole du blé et de l'ivraie, avec le Seigneur qui ne s'empresse pas pour éradiquer le mal avant l'heure, pour que rien ne soit perdu (cf. Mt 13, 29-30). La patience nous fait tout sauver.

Mais, frères et sœurs, comment faire croître la patience ? Puisqu'elle est, comme l'enseigne saint Paul, un fruit de l'Esprit Saint (cf. Ga 5, 22), il faut la demander précisément à l'Esprit du Christ. Il nous donne la douce force de la patience — la patience est une douce force —, car « c'est le propre de la vertu chrétienne non seulement de faire le bien, mais aussi de savoir supporter le mal » (Saint Augustin, Discours, 46, 13). Spécialement en ces jours, cela nous fera du bien de contempler le Crucifié pour assimiler sa patience. Un bon exercice consiste également à lui présenter les personnes les plus ennuyeuses, en lui demandant la grâce de pratiquer à leur égard cette œuvre de miséricorde si connue et si omise : supporter patiemment les personnes ennuyeuses. Et cela n'est pas facile. Pensons — je le répète à présent — si nous faisons cela : supporter patiemment les personnes ennuyeuses. Cela commence par demander de les regarder avec compassion, avec le regard de Dieu, en sachant distinguer leurs visages de leurs erreurs. Nous avons l'habitude de cataloguer les personnes selon les erreurs qu'elles commettent. Non, cela n'est pas bien. Cherchons les personnes selon leur visage, leur cœur, et non leurs erreurs.

Enfin, pour cultiver la patience, vertu qui donne du souffle à la vie, il est bon d'élargir son regard. Par exemple, en ne limitant pas le champ du monde à nos propres difficultés, comme nous y invite l'Imitation du Christ. Et qui dit : « Il faut donc que tu te souviennes des plus grandes souffrances des autres, pour apprendre à supporter les tiennes, qui sont petites », en se rappelant qu'« il n'y a pas de chose, si petite soit-elle, pourvu qu'elle soit supportée pour l'amour de Dieu, qui passe sans récompense auprès de Dieu » (III, 19). Et encore, lorsque nous nous sentons en proie à l'épreuve, comme l'enseigne Job, il est bon de s'ouvrir avec espérance à la nouveauté de Dieu, dans la ferme confiance qu'Il ne laissera pas nos attentes être déçues. Patience, et savoir supporter les maux.

Et ici, aujourd'hui, à cette audience, il y a deux personnes, deux pères. Ce sont les premiers : un israélien et un arabe. Tous deux ont perdu leurs filles dans cette guerre et tous deux sont amis ; ils ne regardent pas l'inimitié de la guerre, mais ils

regardent l'amitié de deux hommes qui s'aiment, et qui sont passés par la même crucifixion. Pensons à ce témoignage si beau de ces deux personnes qui ont souffert à travers leurs filles de la guerre en Terre Sainte. Chers frères, merci pour votre témoignage.

[Retour au contenu](#)

La justice : « Nous avons besoin d'être des hommes et des femmes justes »

Nous voici arrivés à la deuxième des vertus cardinales : aujourd'hui nous parlerons de la *justice*. C'est la vertu sociale par excellence. Le *Catéchisme de l'Eglise catholique* la définit ainsi : «La vertu morale qui consiste dans la constante et ferme volonté de donner à Dieu et au prochain ce qui leur est dû» (n. 1807). Telle est la justice. Souvent, lorsqu'on évoque la justice, on cite également la devise qui la représente : «*unicuique suum* », à savoir, à «chacun son droit». C'est la vertu du droit, qui cherche à régler avec équité les relations entre les personnes.

Elle est représentée de façon allégorique par la balance, car elle se propose d'«équilibrer les comptes» entre les hommes, surtout lorsqu'ils risquent d'être faussés par un déséquilibre. Son but est que, dans une société, chacun soit traité selon sa dignité. Mais les anciens maîtres enseignaient déjà que cela nécessite également d'autres attitudes vertueuses, telles que la bienveillance, le respect, la gratitude, l'affabilité, l'honnêteté : des vertus qui contribuent à une bonne coexistence entre les personnes. La justice est une vertu pour une bonne coexistence entre les personnes.

Nous comprenons tous que la justice est fondamentale pour la coexistence pacifique dans la société: un monde sans lois qui respectent les droits serait un monde dans lequel il est impossible de vivre, il ressemblerait à une jungle. Sans justice, il n'y a pas de paix. Sans justice, il n'y a pas de paix. En effet, si la justice n'est pas respectée, cela engendre des conflits. Sans justice, on consacre la loi de la domination du plus fort sur les faibles, et cela n'est pas juste.

Mais la justice est une vertu qui agit aussi bien dans les grandes choses que dans les petites choses : elle ne concerne pas seulement les salles d'audience des tribunaux, mais aussi l'éthique qui caractérise notre vie quotidienne. Elle établit des relations sincères avec les autres : elle réalise le précepte de l'Evangile, selon lequel le discours chrétien doit être : «“Oui? oui”, “Non? non” : ce qu'on dit de plus vient du Mauvais» (Mt 5, 37). Les demi-vérités, les discours subtils qui cherchent à tromper le prochain, les réticences qui cachent les véritables intentions, ne sont pas des attitudes conformes à la justice. L'homme juste est droit, simple et franc, il ne porte pas de masque, il se présente tel qu'il est, il a un franc parler. Le mot « merci » est souvent sur ses lèvres : il sait que, quel que soit notre effort pour être généreux, nous restons toujours redevables à l'égard de notre prochain. Si nous aimons, c'est aussi parce que nous avons été aimés auparavant.

Dans la tradition, on trouve d'innombrables descriptions de l'homme juste. Voyons-en quelques-unes. L'homme juste vénère les lois et les respecte, sachant qu'elles constituent une barrière qui protège les faibles de l'arrogance des puissants. L'homme juste ne se préoccupe pas seulement de son propre bien-être individuel, mais il veut le bien de toute la société. C'est pourquoi il ne cède pas à la tentation de ne penser qu'à lui-même et de s'occuper de ses propres affaires, aussi légitimes soient-elles, comme s'il s'agissait de la seule chose qui existe au monde. La vertu de la justice rend évident — et met dans le cœur l'exigence — qu'il ne peut y avoir de vrai bien pour moi s'il n'y a pas aussi le bien de tous.

C'est pourquoi l'homme juste veille sur son propre comportement, afin qu'il ne soit pas préjudiciable aux autres : s'il commet une erreur, il s'excuse. L'homme juste s'excuse toujours. Dans certaines situations, il va jusqu'à sacrifier son bien personnel pour le mettre à la disposition de la communauté. Il souhaite une société ordonnée, où ce sont les personnes qui donnent du lustre aux fonctions, et non les fonctions qui donnent du lustre aux personnes. Il déteste les recommandations et n'échange pas de faveurs. Il aime la responsabilité et est exemplaire dans la vie et la promotion de la légalité. En effet, telle est la voie de la justice, l'antidote à la corruption : combien il est important d'éduquer les gens, en particulier les jeunes, à la culture de la légalité ! C'est le moyen de prévenir le cancer de la corruption et d'éradiquer le crime, en ôtant le sol sous ses pieds.

De plus, le juste évite les comportements nuisibles tels que la calomnie, le faux témoignage, la fraude, l'usure, la moquerie, la malhonnêteté. Le juste maintient la parole donnée, rend ce qu'il a emprunté, reconnaît un juste salaire à tous les ouvriers — un homme qui ne reconnaît pas le juste salaire à ses ouvriers n'est pas juste, il est injuste —, il veille à ne pas porter de jugements téméraires sur les autres, il défend la réputation et la bonne renommée des autres.

Nul ne sait si, dans notre monde, les hommes justes sont aussi nombreux ou aussi rares que les perles précieuses. Mais ce sont des hommes qui attirent la grâce et les bénédictions tant sur eux-mêmes que sur le monde dans lequel ils vivent. Ce ne sont pas des perdants par rapport à ceux qui sont « malins et rusés », car, comme le dit l'Écriture, « qui poursuit la justice et la miséricorde trouvera vie, justice et honneur » (Pr 21, 21). Les justes ne sont pas des moralistes qui revêtent les habits du censeur, mais des personnes droites qui « sont affamées et assoiffées de la justice » (Mt 5, 6), des rêveurs qui gardent dans leur cœur le désir d'une fraternité universelle. Et de ce rêve, spécialement aujourd'hui, nous avons tous un grand besoin. Nous avons besoin d'être des hommes et des femmes justes, et cela nous rendra heureux.

[Retour au contenu](#)

La force d'âme : « Le Seigneur est avec nous »

Chers frères et sœurs, bonjour !

La catéchèse d'aujourd'hui est consacrée à la troisième des vertus cardinales, à savoir la *force d'âme*. Commençons par la description qu'en donne le *Catéchisme de l'Église Catholique* : "La *force* est la vertu morale qui assure dans les difficultés la fermeté et la constance dans la poursuite du bien. Elle affermit la résolution de résister aux tentations et de surmonter les obstacles dans la vie morale. La vertu de force rend capable de vaincre la peur, même de la mort, d'affronter l'épreuve et les persécutions." (n. 1808). Ainsi déclare le Catéchisme de l'Église Catholique à propos de la vertu de la force d'âme.

Voici donc la plus "combative" des vertus. Alors que la première des vertus cardinales, la prudence, est d'abord associée à la raison de l'homme, et que la justice trouve sa place dans la volonté, cette troisième vertu, la force d'âme, est souvent rattachée par les auteurs scolastiques à ce que les anciens nommaient "l'appétit irascible". La pensée antique n'imaginait pas un homme sans passions : ce serait une pierre. Et les passions ne sont pas nécessairement le résidu d'un péché, mais elles doivent être éduquées, elles doivent être dirigées, elles doivent être purifiées par l'eau du baptême, ou mieux par le feu de l'Esprit Saint. Un chrétien sans courage, qui ne plie pas ses propres forces au bien, qui ne dérange personne, est un chrétien inutile. Pensons-y ! Jésus n'est pas un Dieu diaphane et aseptisé, qui ne connaît pas les émotions humaines. Au contraire, face à la mort de son ami Lazare, il fond en larmes. Devant la mort de son ami Lazare, il fond en larmes ; et dans certaines expressions transparait son âme passionnée, comme lorsqu'il dit : "Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé !" (Lc 12,49) ; et face au commerce dans le temple, il réagit vivement (cf. Mt 21,12-13). Jésus avait de la passion.

Mais cherchons maintenant une description existentielle de cette vertu très importante qui nous aide à porter du fruit dans la vie. Les anciens - tant les philosophes grecs que les théologiens chrétiens - reconnaissent dans la vertu de force d'âme un double mouvement, un *passif* et un autre *actif*.

Le premier est orienté *vers l'intérieur de nous-mêmes*. Il y a des ennemis intérieurs que nous devons vaincre, qui ont pour nom anxiété, angoisse, peur, culpabilité : autant de forces qui s'agitent au plus profond de nous-mêmes et qui, dans certaines situations, nous paralysent. Combien de combattants succombent avant même d'avoir commencé le défi ! Pourquoi ne se rendent-ils pas compte de ces ennemis internes. La force d'âme est avant tout une victoire contre nous-mêmes. La plupart des peurs qui surgissent en nous sont irréalistes et ne se réalisent pas du tout. Mieux vaut alors invoquer l'Esprit Saint et tout affronter avec une

patiente force d'âme : un problème à la fois, comme nous le pouvons, mais pas seuls ! Le Seigneur est avec nous, si nous lui faisons confiance et cherchons sincèrement le bien. Alors, dans chaque situation, nous pouvons compter sur la providence de Dieu qui nous sert de bouclier et d'armure.

Et puis le second mouvement de la vertu de force d'âme, de nature plus active cette fois. Aux épreuves intérieures s'ajoutent *les ennemis extérieurs*, que sont *les épreuves de la vie*, les persécutions, les difficultés auxquelles on ne s'attendait pas et qui nous surprennent. En effet, nous pouvons essayer de prévoir ce qui va nous arriver, mais la réalité est en grande partie faite d'événements impondérables, et dans cette mer, notre bateau est parfois ballotté par les vagues. La force d'âme fait alors de nous des marins résistants, qui ne s'effraient pas et ne se découragent pas.

La force d'âme est une vertu fondamentale parce qu'*elle prend au sérieux le défi du mal dans le monde*. Certains prétendent qu'il n'existe pas, que tout va bien, que la volonté humaine n'est pas parfois aveugle, que dans l'histoire il n'existe pas des forces obscures porteuses de mort. Mais il suffit de feuilleter un livre d'histoire, ou malheureusement même les journaux, pour découvrir les actes néfastes dont nous sommes en partie victimes et en partie protagonistes : guerres, violences, esclavage, oppression des pauvres, des blessures jamais guéries et qui saignent encore. La vertu de force nous fait réagir et crier un "non", un "non" catégorique à tout cela. Dans notre Occident confortable, qui a quelque peu édulcoré les choses, qui a transformé le chemin de la perfection en un simple développement organique, qui n'a pas besoin de lutter parce que tout lui semble identique, nous ressentons parfois une saine nostalgie des prophètes. Mais elles sont très rares les personnes inconfortables et visionnaires. Il faut que quelqu'un nous sorte de la mollesse dans laquelle nous nous sommes installés et nous fasse répéter résolument notre "non" au mal et à tout ce qui conduit à l'indifférence. "Non" au mal et "non" à l'indifférence ; "oui" au cheminement, au cheminement qui nous fait avancer, et pour cela nous devons lutter.

Redécouvrons donc dans l'Évangile la force d'âme de Jésus et apprenons-la du témoignage des saints et des saintes. Merci !

[Retour au contenu](#)

La tempérance : « Il ne cherche pas les applaudissements »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, je parlerai de la quatrième et dernière vertu cardinale : la *tempérance*. Avec les trois autres, cette vertu partage une histoire très ancienne qui n'est pas l'apanage des seuls chrétiens. Pour les Grecs, la pratique des vertus avait comme objectif le bonheur. Le philosophe Aristote a écrit son plus important traité d'éthique en l'adressant à son fils Nicomaque pour l'instruire sur l'art de vivre. Comment se fait-il que tout le monde recherche le bonheur et que si peu y parviennent ? Voici la question. Pour répondre à cette question, Aristote aborde le thème des vertus, parmi lesquelles l'*enkráteia*, c'est-à-dire la tempérance, occupe une place de choix. Le terme grec signifie littéralement "pouvoir sur soi-même". La tempérance est un pouvoir sur soi-même. Cette vertu est donc la capacité de se dominer soi-même, l'art de ne pas se laisser envahir par des passions rebelles, de mettre de l'ordre dans ce que Manzoni appelle le "fouillis du cœur humain".

Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous dit que «la tempérance est la vertu morale qui modère l'attrait des plaisirs et procure l'équilibre dans l'usage des biens créés ». Et poursuit le *Catéchisme*, « Elle assure la maîtrise de la volonté sur les instincts et maintient les désirs dans les limites de l'honnêteté. La personne tempérante oriente vers le bien ses appétits sensibles, garde une saine discrétion et ne se laisse pas entraîner pour suivre les passions de son cœur » (n° 1809).

Ainsi, la tempérance, comme le dit la parole italienne, est la vertu de la juste mesure. Dans toutes les situations, on se comporte avec sagesse, car les personnes qui agissent toujours sous le coup de l'impulsion ou de l'exubérance ne sont finalement pas fiables. Les personnes sans tempérance ne sont pas toujours fiables. Dans un monde où tant de gens se vantent de dire ce qu'ils pensent, le tempérant préfère au contraire penser ce qu'il dit. Saisissez-vous la différence ? Ne pas dire ce qui me vient à l'esprit, ainsi... Non, penser à ce que je dois dire. Il ne fait pas de promesses en l'air, mais prend des engagements dans la mesure où il peut les tenir.

Même avec les plaisirs, la personne tempérante agit avec discernement. Le libre cours des pulsions et la licence totale accordée aux plaisirs finissent par se retourner contre nous-mêmes, nous plongeant dans l'ennui. Combien de personnes qui ont voulu tout essayer avec voracité se sont retrouvées à perdre le goût de toute chose ! Mieux vaut alors rechercher la juste mesure : par exemple,

pour apprécier un bon vin, mieux vaut le savourer par petites gorgées que de l'avaler d'un trait. Tous nous le savons.

La personne tempérante sait bien peser et doser les paroles. Elle pense à ce qu'elle dit. Elle ne laisse pas un moment de colère détruire des relations et des amitiés qui ne se reconstruiront que difficilement par la suite. En particulier dans la vie de famille, où les inhibitions sont réduites, nous courons tous le risque de ne pas maîtriser les tensions, les irritations et la colère. Il y a un temps pour parler et un temps pour se taire, mais dans les deux cas, il faut savoir garder la mesure. Et cela vaut pour beaucoup de choses, par exemple être avec d'autres et rester seul.

Si la personne tempérante sait maîtriser sa propre irascibilité, ce n'est pas pour cela qu'on la verra toujours avec un visage paisible et souriant. En effet, il est parfois nécessaire de s'indigner, mais toujours de la manière juste. Ce sont là les termes : la *juste mesure*, la *juste manière*. Une parole de reproche est parfois plus salutaire qu'un silence aigre et rancunier. La personne tempérante sait que rien n'est plus désagréable que de corriger l'autre, mais elle sait aussi que c'est nécessaire : sinon, on donnerait libre cours au mal. Dans certains cas, la personne tempérante parvient à tenir ensemble les extrêmes : elle affirme des principes absolus, revendique des valeurs non négociables, mais sait aussi comprendre les gens et faire preuve d'empathie à leur égard. Elle fait preuve d'empathie.

Le don de la personne tempérante est donc l'équilibre, une qualité aussi précieuse que rare. Tout, en effet, dans notre monde, pousse à l'excès. Au contraire, la tempérance se marie bien avec des attitudes évangéliques telles que la petitesse, la discrétion, la dissimulation, la douceur. Qui est tempérant apprécie l'estime des autres, mais n'en fait pas le seul critère de chacun de ses actes et de chacune de ses paroles. Il est sensible, sait pleurer et n'en a pas honte, mais il ne pleure pas sur lui-même. Vaincu, il se relève ; victorieux, il est capable de retourner à la vie cachée de toujours. Il ne cherche pas les applaudissements, mais sait qu'il a besoin des autres.

Frères et sœurs, il n'est pas vrai que la tempérance rende maussade et sans joie. Au contraire, elle permet de mieux savourer les biens de la vie : être ensemble à table, la tendresse de certaines amitiés, la confiance des personnes sages, l'émerveillement devant les beautés de la création. Le bonheur dans la tempérance est une joie qui fleurit dans le cœur de ceux qui reconnaissent et valorisent ce qui compte le plus dans la vie. Prions le Seigneur de nous faire ce don : le don de la maturité, de la maturité de l'âge, de la maturité affective, de la maturité sociale. Le don de la tempérance.

[Retour au contenu](#)

La vie de la grâce selon l'Esprit : « Le chrétien n'est jamais seul »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Ces dernières semaines, nous avons réfléchi aux vertus cardinales : prudence, justice, force d'âme et tempérance. Ce sont les quatre vertus cardinales. Comme nous l'avons souligné plusieurs fois, ces quatre vertus appartiennent à une sagesse très ancienne, antérieure au christianisme. Avant même le Christ, l'on prêchait l'honnêteté comme devoir civique, la sagesse comme règle des actions, le courage comme l'ingrédient fondamental d'une vie orientée vers le bien, et la modération comme la mesure nécessaire pour ne pas se laisser submerger par les excès. Ce patrimoine si antique, patrimoine de l'humanité n'a pas été remplacé par le christianisme, mais il a été mis en valeur, enrichi, purifié et intégré dans la foi.

Il y a donc dans le cœur de chaque homme et de chaque femme la capacité de rechercher le bien. L'Esprit Saint est donné pour que ceux qui le reçoivent puissent distinguer clairement le bien du mal, avoir la force d'adhérer au bien en évitant le mal et, ce faisant, parvenir à la pleine réalisation d'eux-mêmes.

Mais sur le chemin que tous, nous avons emprunté vers la plénitude de la vie, qui fait partie du destin de chaque personne – le destin de chaque personne est la plénitude, être plein de vie -, le chrétien bénéficie d'une assistance spéciale de la part de l'Esprit Saint, l'Esprit de Jésus-Christ. Elle se concrétise par le don de *trois autres vertus proprement chrétiennes*, qui sont souvent mentionnées *ensemble* dans les écrits du Nouveau Testament. Ces attitudes fondamentales, qui caractérisent la vie du chrétien, sont trois vertus que nous dirons maintenant ensemble : *la foi, l'espérance et la charité*. Disons-le ensemble : [ensemble] la foi, l'espérance ... je n'entends rien, plus fort ! [ensemble] la foi, l'espérance et la charité. Que vous êtes braves ! Les auteurs chrétiens les ont très tôt appelées vertus "théologiques", dans la mesure où elles sont reçues et vécues en relation avec Dieu, pour les différencier des quatre autres dites "cardinales", car constituant le "pivot" d'une vie bonne. Ces trois-là sont reçus dans le baptême et viennent de l'Esprit-Saint. Les unes et les autres, théologiques et cardinales, à travers tant de réflexions systématiques, ont ainsi composé un merveilleux septénaire, qui est souvent mis en contraste avec la liste des sept péchés capitaux. Voici comment le *Catéchisme de l'Église Catholique* définit l'action des vertus théologiques : "Elles fondent, animent et caractérisent l'agir moral du chrétien. Elles informent et vivifient toutes les vertus morales. Elles sont infusées par Dieu dans l'âme des fidèles pour les rendre capables d'agir comme ses enfants et de

mériter la vie éternelle. Elles sont le gage de la présence et de l'action du Saint Esprit dans les facultés de l'être humain." (n. 1813).

Alors que le risque des vertus cardinales est de générer des hommes et des femmes héroïques dans l'accomplissement du bien, mais seuls, isolés, le grand don des vertus théologiques est l'existence *vécue dans l'Esprit Saint*. Le chrétien n'est jamais seul. Il fait le bien non pas par un effort titanesque d'engagement personnel, mais parce que, en tant qu'humble disciple, il marche derrière le Maître Jésus. Lui va devant sur la route. Le chrétien possède les vertus théologiques qui sont le grand antidote à l'autosuffisance. Combien de fois certains hommes et certaines femmes moralement irréprochables courent-ils le risque de devenir vaniteux et arrogants aux yeux de ceux qui les connaissent ! C'est un danger contre lequel l'Évangile nous met bien en garde, là où Jésus recommande aux disciples : « De même vous aussi, quand vous aurez exécuté tout ce qui vous a été ordonné, dites : "Nous sommes de simples serviteurs : nous n'avons fait que notre devoir." » (Lc 17,10). L'orgueil est un venin, c'est un venin puissant : une goutte suffit pour gâcher toute une vie marquée par le bien. Une personne peut avoir accompli une montagne d'actions bénéfiques, avoir récolté des applaudissements et des louanges, mais si elle n'a fait tout cela que pour elle-même, pour s'exalter elle-même, peut-elle encore se considérer comme une personne vertueuse ? Non !

Le bien n'est pas seulement une fin, mais aussi un processus. Le bien requiert beaucoup de discrétion, beaucoup de gentillesse. Par-dessus tout, le bien doit être dépouillé de cette présence parfois trop encombrante qu'est notre ego. Lorsque notre "ego" est au centre de tout, tout est gâché. Si chaque action que nous accomplissons dans la vie, nous ne l'accomplissons que pour nous-mêmes, cette motivation est-elle vraiment si importante ? Le pauvre "ego" prend le dessus sur tout et c'est ainsi que naît l'orgueil.

Pour corriger toutes ces situations qui deviennent parfois pénibles, les vertus théologiques sont d'un grand secours. Elles le sont surtout dans les moments de chute, car même ceux qui ont de bonnes intentions morales tombent parfois. Tous, nous tombons, dans la vie, parce que nous sommes tous pécheurs. Tout comme ceux qui pratiquent quotidiennement la vertu se trompent parfois - tous, nous nous trompons dans la vie- : l'intelligence n'est pas toujours lucide, la volonté n'est pas toujours ferme, les passions ne sont pas toujours gouvernées, ce n'est pas toujours que le courage l'emporte sur la peur. Mais si nous ouvrons notre cœur à l'Esprit Saint – le Maître intérieur -, Il ravive en nous les vertus théologiques : alors, si nous avons perdu confiance, Dieu nous rouvre à la foi – avec la force de l'Esprit, si nous avons perdu confiance, Dieu nous rouvre à la foi ; si nous sommes découragés, Dieu réveille en nous l'espérance ; et si notre cœur est endurci, Dieu l'adoucit par son amour. Merci.

[Retour au contenu](#)

La foi : « La peur est le grand ennemi de la foi »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, je voudrais parler de la vertu de *foi*. Avec la charité et l'espérance, cette vertu est appelée vertu "*théologique*" parce qu'elle ne peut être vécue que grâce au don de Dieu. Les trois vertus théologiques sont les grands dons que Dieu fait à notre capacité morale. Sans elles, nous pourrions être prudents, justes, forts et tempérants, mais nous n'aurions pas des yeux qui voient même dans l'obscurité, nous n'aurions pas un cœur qui aime même quand il n'est pas aimé, nous n'aurions pas une espérance qui ose contre toute espérance.

Qu'est-ce que la foi ? Le *Catéchisme de l'Église Catholique*, citant la Constitution conciliaire *Dei Verbum*, explique que la foi est l'acte par lequel l'être humain s'abandonne librement à Dieu (n° 1814). Dans cette foi, Abraham est le grand père. Lorsqu'il accepta de quitter la terre de ses ancêtres pour aller vers celle que Dieu lui montrerait, il aurait sans doute été jugé fou : pourquoi quitter le connu pour l'inconnu, le certain pour l'incertain ? Mais Abraham s'est mis en route, comme s'il voyait l'invisible. Et c'est encore cet invisible qui le fera monter sur la montagne avec son fils Isaac, le seul fils de la promesse, qui ne sera épargné qu'au dernier moment du sacrifice. Dans cette foi, Abraham devient le père d'une longue lignée d'enfants.

L'homme de foi sera Moïse, qui, acceptant la voix de Dieu même lorsque plus d'un doute pouvait l'ébranler, a continué à tenir bon et à faire confiance au Seigneur, et a même défendu le peuple qui en revanche manquait si souvent de foi.

Une femme de foi sera la Vierge Marie qui, en recevant l'annonce de l'Ange, que beaucoup auraient rejetée comme étant trop difficile et risquée, a répondu : "Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon ta parole" (*Lc 1, 38*). Le cœur plein de confiance en Dieu, Marie s'engage sur une route dont elle ne connaît ni le tracé ni les dangers.

La foi est la vertu qui fait le chrétien. Car être chrétien, ce n'est pas d'abord accepter une culture, avec les valeurs qui l'accompagnent, mais accueillir et chérir un lien entre soi et Dieu; entre ma personne et le visage aimable de Jésus.

En parlant de foi, un épisode de l'Évangile me vient à l'esprit. Les disciples de Jésus traversent le lac et sont pris dans une tempête. Ils pensent s'en sortir à la force de leurs bras, avec les ressources de l'expérience, mais la barque commence à se remplir d'eau et ils sont pris de panique (cf. *Mc 4, 35-41*). Ils ne se rendent pas compte qu'ils ont la solution sous les yeux : Jésus est là, avec eux, dans la barque, au milieu de la tempête, et il dort. Lorsqu'ils le réveillent enfin, effrayés et même

en colère parce qu'il les a laissés mourir, Jésus les réprimande : "Pourquoi avez-vous peur ? *N'avez-vous pas encore la foi ?*" (Mc 4,40).

Voilà donc le grand ennemi de la foi : non pas l'intelligence, non pas la raison, comme certains continuent hélas à le répéter de manière obsessionnelle, mais simplement la peur. C'est pourquoi la foi est le premier don à accueillir dans la vie chrétienne : un don qu'il faut accueillir et demander chaque jour, pour qu'il se renouvelle en nous. Apparemment, c'est un petit don, mais c'est l'essentiel. Lorsque nous avons été portés sur les fonts baptismaux, nos parents, après avoir annoncé le nom qu'ils avaient choisi pour nous, se sont vus demander par le prêtre : "Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? Ils ont répondu : " La foi, le baptême ! ".

Pour un parent chrétien, conscient de la grâce qu'il a reçue, c'est le don à demander aussi pour son enfant : la foi. Avec elle, le parent sait que, même au milieu des épreuves de la vie, son enfant ne se noiera pas dans la peur. Il sait aussi que, lorsqu'il cessera d'avoir un parent sur cette terre, il continuera d'avoir un Dieu Père aux cieux, qui ne l'abandonnera jamais. Notre amour est si fragile, seul l'amour de Dieu surmonte la mort.

Certes, comme le dit l'Apôtre, la foi n'est pas l'apanage de tous (cf. 2 *Th* 3,2), et même nous, qui sommes croyants, nous nous rendons souvent compte que nous n'en avons qu'une petite parcelle. Jésus peut souvent nous reprocher, comme à ses disciples, d'être des "hommes de peu de foi". Mais c'est le don le plus heureux, la seule vertu qu'il nous est permis d'envier. Car celui qui a la foi est habité par une force qui n'est pas seulement humaine ; en effet, la foi " fait jaillir " en nous la grâce et ouvre l'esprit au mystère de Dieu. Comme l'a dit Jésus : « Si vous aviez de la foi, gros comme une graine de moutarde, vous auriez dit à l'arbre que voici : "Déracine-toi et va te planter dans la mer", et il vous aurait obéi. » (*Lc* 17,6). C'est pourquoi nous aussi, comme les disciples, nous lui répétons : « Seigneur, augmente en nous la foi ! »! (cf. *Lc* 17, 5).

[Retour au contenu](#)

L'espérance : « Le monde a tant besoin d'espérance »

Chers frères et sœurs,

Lors de la dernière catéchèse, nous avons commencé à réfléchir sur les vertus théologiques. Elles sont au nombre de trois : foi, espérance et charité. La dernière fois, nous avons réfléchi sur la foi, aujourd'hui c'est au tour de l'espérance.

« L'espérance est la vertu théologique par laquelle nous désirons le royaume des cieux et la vie éternelle comme notre bonheur, en mettant notre confiance dans les promesses du Christ et en nous appuyant non sur nos propres forces, mais sur le secours de la grâce de l'Esprit Saint » (*Catéchisme de l'Église Catholique* n° 1817). Ces paroles nous confirment que l'espérance est la réponse offerte à notre cœur, lorsque la question absolue surgit en nous : "Que vais-je devenir ? Quelle est la destination du voyage ? Quel est le destin du monde ?

Tous, nous réalisons qu'une réponse négative à ces questions engendre de la tristesse. Si le voyage de la vie n'a pas de sens, si le néant est au début et à la fin, nous nous demandons pourquoi nous devrions marcher : d'où le désespoir humain, le sentiment de l'inutilité de tout. Et beaucoup pourraient se rebeller : Je me suis efforcé d'être vertueux, d'être prudent, juste, fort, tempéré. J'ai aussi été un homme ou une femme de foi... A quoi a servi mon combat si tout se termine ici ? Si l'espérance manque, toutes les autres vertus risquent de s'effondrer et de finir en cendres. S'il n'y a pas de lendemain sûr, pas d'horizon radieux, il ne reste plus qu'à conclure que la vertu est un effort inutile. « Ce n'est que lorsque l'avenir est certain en tant que réalité positive que le présent devient lui aussi vivable », disait (Lettre encyclique *Spe Salvi*, 2).

L'espérance du chrétien n'est pas due à ses propres mérites. S'il croit en l'avenir, c'est parce que le Christ est mort et ressuscité et qu'il nous a donné son Esprit. « La rédemption nous est offerte dans le sens où nous avons reçu une espérance, une espérance fiable, en vertu de laquelle nous pouvons affronter notre présent » (*ibid.*, 1). En ce sens, une fois de plus, nous disons que l'espérance est une vertu théologique : elle n'émane pas de nous, elle n'est pas une obstination dont nous voulons nous convaincre, mais elle est un don qui vient directement de Dieu.

À de nombreux chrétiens qui doutaient, qui n'étaient pas complètement renés à l'espérance, l'apôtre Paul présente la nouvelle logique de l'expérience chrétienne : « Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est sans valeur, vous êtes encore sous l'emprise de vos péchés ; et donc, ceux qui se sont endormis dans le Christ sont perdus. Si nous avons mis notre espoir dans le Christ pour cette vie

seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes ». (1 Co 15, 17-19). C'est comme si l'on disait : si tu crois en la résurrection du Christ, alors tu sais avec certitude qu'aucune défaite et aucune mort n'est éternelle. Mais si vous ne croyez pas en la résurrection du Christ, alors tout devient vide, même la prédication des Apôtres.

L'espérance est une vertu contre laquelle nous péchons souvent : dans nos mauvaises nostalgies, dans nos mélancolies, lorsque nous pensons que les bonheurs passés sont enterrés pour toujours. Nous péchons contre l'espérance lorsque nous nous décourageons à cause de nos péchés, en oubliant que Dieu est miséricordieux et plus grand que notre cœur. Ne l'oublions pas, frères et sœurs : Dieu pardonne tout, Dieu pardonne toujours. C'est nous qui en avons assez de demander le pardon. Mais n'oublions pas cette vérité : Dieu pardonne tout, Dieu pardonne toujours. Nous péchons contre l'espérance lorsque nous nous décourageons face à nos péchés ; nous péchons contre l'espérance lorsque l'automne en nous annule le printemps ; quand l'amour de Dieu cesse d'être un feu éternel et que nous n'avons pas le courage de prendre des décisions qui nous engagent pour toute la vie.

De cette vertu chrétienne, le monde d'aujourd'hui a tant besoin ! Le monde a besoin de l'espérance tout comme il a tant besoin de la patience, une vertu qui va de pair avec l'espérance. Les hommes patients sont des tisseurs de bien. Ils s'obstinent à vouloir la paix, et si certains sont pressés et voudraient tout et tout de suite, la patience a la capacité d'attendre. Même lorsque beaucoup alentour ont succombé à la désillusion, celui qui est animé par l'espérance et qui est patient est capable de traverser les nuits les plus sombres. L'espérance et la patience vont ensemble.

L'espérance est la vertu de qui a le cœur jeune ; et ici, l'âge ne compte pas. Car il y a aussi des personnes âgées aux yeux pleins de lumière, qui vivent une tension permanente vers l'avenir. Pensons à ces deux grands vieillards de l'Évangile, Siméon et Anne : ils ne se sont jamais lassés d'attendre et ont vu la dernière ligne droite de leur parcours bénie par la rencontre avec le Messie, qu'ils reconnurent en Jésus, emmené au Temple par ses parents. Quelle grâce s'il en était ainsi pour nous tous ! Si, après un long pèlerinage, déposant sacoches et bâton, notre cœur se remplissait d'une joie jamais éprouvée auparavant, et que nous puissions nous aussi nous exclamer : « Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur / s'en aller en paix, selon ta parole, / car mes yeux ont vu le salut, / que tu préparais à la face des peuples : / lumière qui se révèle aux nations / et donne gloire à ton peuple Israël. » (Lc 2,29-32).

Frères et sœurs, poursuivons notre chemin et demandons la grâce de l'espérance, de l'espérance avec la patience. Toujours envisager cette rencontre finale, toujours penser que le Seigneur est proche de nous, que jamais, au grand jamais, la mort ne sera victorieuse ! Avançons et demandons au Seigneur de nous donner cette grande vertu de l'espérance, accompagnée de la patience. Je vous remercie.

[Retour au contenu](#)

La charité : « L'amour chrétien embrasse ce qui n'est pas aimable »

Chers frères et sœurs, bonjour !

Aujourd'hui, nous allons parler de la troisième vertu théologale, la *charité*. Les deux autres, rappelons-le, étaient la foi et l'espérance ; aujourd'hui, nous parlerons de la troisième, la charité. C'est le point culminant de tout l'itinéraire que nous avons suivi avec les catéchèses sur les vertus. Penser à la charité dilate immédiatement le cœur, élargit l'esprit conformément aux paroles inspirées de Saint Paul dans la première lettre aux Corinthiens. En conclusion de ce merveilleux hymne, Saint Paul cite la triade des vertus théologales et s'exclame : « Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité. » (1 Co 13, 13).

Paul adresse ces paroles à une communauté qui était loin d'être parfaite dans l'amour fraternel : les chrétiens de Corinthe étaient plutôt querelleurs, il y avait des divisions internes, il y avait ceux qui prétendaient avoir toujours raison et qui n'écoutaient pas les autres, les considérant comme inférieurs. À ceux-là, Paul rappelle que la science enfle, tandis que la charité édifie (cf. 1 Co 8,1). L'Apôtre rapporte ensuite un scandale qui touche même le moment de plus grande unité d'une communauté chrétienne, à savoir la "Cène du Seigneur", la célébration eucharistique : même là, il y a des divisions, et il y a ceux qui en profitent pour manger et boire en excluant ceux qui n'ont rien (cf. 1 Co 11, 18-22). Face à cela, Paul porte un jugement sévère : « Lorsque vous vous réunissez tous ensemble, ce n'est plus la cène du Seigneur que vous prenez » (v. 20), vous avez un autre rituel, qui est païen, ce n'est pas la cène du Seigneur.

Qui sait, peut-être que personne dans la communauté de Corinthe ne pensait commettre un péché et que les paroles dures de l'apôtre semblaient un peu incompréhensibles pour eux. Ils étaient probablement tous convaincus d'être de bonnes personnes et, si on les avait interrogés sur l'amour, ils auraient répondu que certainement l'amour était une valeur très importante, tout comme l'amitié et la famille. Aujourd'hui encore, l'amour est sur les lèvres de tous, sur les lèvres de tant d'"influenceurs" et dans les refrains de tant de chansons. On parle tant de l'amour, mais qu'est-ce que l'amour ?

"Mais qu'en est-il de l'*autre* amour ? semble demander Paul aux chrétiens de Corinthe. Non pas l'amour qui monte, mais celui qui descend ; non pas celui qui prend, mais celui qui donne ; non pas celui qui apparaît, mais celui qui est caché. Paul s'inquiète du fait qu'à Corinthe - comme parmi nous aujourd'hui - il y a de la confusion et que la vertu théologale de l'amour, celle qui vient seulement de Dieu,

on n'en fasse aucun cas. Et si, même en paroles, tous assurent qu'ils sont de bonnes personnes, qu'ils aiment leur famille et leurs amis, en réalité, de l'amour de Dieu, ils n'en savent que très peu.

Les chrétiens de l'Antiquité disposaient de plusieurs mots grecs pour définir l'amour. Finalement, c'est le mot "*agapè*" qui s'est imposé, que nous traduisons habituellement par "charité". Car en vérité, les chrétiens sont capables de tous les amours du monde : eux aussi tombent amoureux, plus ou moins comme cela arrive à tout le monde. Ils connaissent eux aussi la gentillesse de l'amitié. Ils vivent aussi l'amour de la patrie et l'amour universel pour toute l'humanité. Mais il y a un amour plus grand, un amour qui vient de Dieu et qui est dirigé vers Dieu, qui nous permet d'aimer Dieu, à devenir ses amis, et qui nous permet d'aimer notre prochain comme Dieu l'aime, avec le désir de partager l'amitié avec Dieu. Cet amour, à cause du Christ, nous pousse là où humainement nous n'irions pas : c'est l'amour pour le pauvre, pour ce qui n'est pas aimable, pour celui qui ne nous aime pas et n'est pas reconnaissant. C'est l'amour pour ce que personne n'aimerait, même pour son ennemi. Même pour l'ennemi. Cet amour est "théologal", cet amour vient de Dieu, c'est l'œuvre de l'Esprit Saint en nous.

Jésus prêche dans le Sermon sur la montagne : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle reconnaissance méritez-vous ? Même les pécheurs aiment ceux qui les aiment. Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quelle reconnaissance méritez-vous ? Même les pécheurs en font autant » (Lc6,32-33). Et il conclut : « Aimez vos ennemis – nous sommes habitués à dire du mal des ennemis- aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour. Alors votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car lui, il est bon pour les ingrats et les méchants. » (v. 35). Souvenons-nous de ceci : "Au contraire, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour ". Ne l'oublions pas !

Dans ces paroles, l'amour se révèle comme une vertu théologale et prend le nom de charité. L'amour est charité. Nous nous apercevons immédiatement qu'il s'agit d'un amour difficile, voire impossible à pratiquer si l'on ne vit pas en Dieu. Notre nature humaine nous fait spontanément aimer ce qui est bon et beau. Au nom d'un idéal ou d'une grande affection, nous pouvons même être généreux et accomplir des actes héroïques. Mais l'amour de Dieu va au-delà de ces critères. L'amour chrétien embrasse ce qui n'est pas aimable, offre le pardon, - Qu'il est difficile de pardonner ! Combien d'amour faut-il pour pardonner ! -L'amour chrétien bénit ceux qui maudissent, alors que nous avons l'habitude, face à une insulte ou à une malédiction, de répondre par une autre insulte, par une autre malédiction. C'est un amour si audacieux qu'il semble quasi impossible, et pourtant c'est la seule chose qui restera de nous. L'amour est la "porte étroite" par laquelle nous devons passer pour entrer dans le Royaume de Dieu. En effet, au soir de la vie, nous ne serons pas jugés sur l'amour générique, nous serons jugés précisément sur la charité, sur l'amour que nous avons eu concrètement. Et Jésus nous dit ceci, c'est tellement beau : « Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,40). C'est ce qu'il y a de beau, de grand dans l'amour. Allons de l'avant et courage !

[Retour au contenu](#)

L'humilité : « L'humilité est la porte d'entrée de toutes les vertus »

Catéchèse - Les vices et les vertus - 20. *L'humilité*

Chers frères et sœurs, bonjour !

Nous allons conclure ce cycle de catéchèse en nous arrêtant sur une vertu qui ne fait pas partie du septénaire des vertus cardinales et théologiques, mais qui est à la base de la vie chrétienne : cette vertu est *l'humilité*. Elle est le grand antagoniste du plus mortel des vices, c'est-à-dire l'orgueil. Alors que l'orgueil et l'arrogance gonflent le cœur humain, nous faisant paraître plus que ce que nous sommes, l'humilité ramène tout à sa juste dimension : nous sommes des créatures merveilleuses mais limitées, avec des qualités et des défauts. La Bible nous rappelle dès le début que nous sommes poussière et que nous retournerons à la poussière (cf. *Gn 3,19*), "Humble" en effet dérive de *humus*, c'est-à-dire terre. Pourtant, dans le cœur de l'homme naissent souvent des délires de toute-puissance, ce qui est très dangereux, et cela nous fait beaucoup de mal.

Pour se libérer de l'orgueil, il suffirait de bien peu de choses, il suffirait de contempler un ciel étoilé pour retrouver la juste mesure, comme le dit le Psaume : « À voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? » (8,4-5). La science moderne nous permet d'étendre l'horizon beaucoup plus loin, et de ressentir encore plus le mystère qui nous entoure et nous habite.

Bienheureuses les personnes qui gardent dans leur cœur cette perception de leur propre petitesse ! Ces personnes sont préservées d'un vice monstrueux : l'arrogance. Dans ses Béatitudes, Jésus part précisément d'eux : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux » (*Mt 5,3*). C'est la première béatitude parce qu'elle est à la base de toutes celles qui suivent : en effet, la douceur, la miséricorde, la pureté du cœur naissent de ce sentiment intérieur de petitesse. L'humilité est la porte d'entrée de toutes les vertus.

Dans les premières pages de l'Évangile, l'humilité et la pauvreté en esprit semblent être la source de tout. L'annonce de l'ange n'a pas lieu aux portes de Jérusalem, mais dans un village reculé de Galilée, si insignifiant que l'on disait : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » (*Jn 1,46*). Mais c'est précisément de là que renaît le monde. L'héroïne choisie n'est pas une petite reine qui a grandi dans une enfance douillette, mais une jeune fille inconnue : Marie. La première à s'étonner lorsque l'ange lui apporte l'annonce de Dieu, c'est elle-

même. Et dans son cantique de louange, c'est précisément cet étonnement qui ressort : « Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu, mon Sauveur ! Il s'est penché sur son humble servante » (Lc 1, 46-48). Dieu est pour ainsi dire attiré par la petitesse de Marie, qui est avant tout une petitesse intérieure. Et il est également attiré par notre petitesse, lorsque nous l'assumons.

A partir de là, Marie se gardera bien de se mettre en scène. Sa première décision après l'annonce de l'ange est d'aller aider, d'aller se mettre au service de sa cousine. Marie se dirige vers les montagnes de Juda, auprès d'Elisabeth : elle l'assistera dans les derniers mois de sa grossesse. Mais qui voit ce geste ? Personne d'autre que Dieu. De cette vie cachée, la Vierge ne semble jamais vouloir sortir. Comme lorsque, dans la foule, une voix de femme proclame sa béatitude : « Heureuse la mère qui t'a porté en elle, et dont les seins t'ont nourri ! ». (Lc 11,27). Cependant Jésus répond immédiatement : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! » (Lc 11,28). Même la vérité la plus sacrée de sa vie - être la Mère de Dieu - ne devient pas pour elle un motif de vantardise devant les hommes. Dans un monde où l'on cherche à paraître, à se montrer supérieur aux autres, Marie marche résolument, par la seule force de la grâce de Dieu, dans la direction contraire.

Nous pouvons imaginer qu'elle aussi a connu des moments difficiles, des jours où sa foi avançait dans l'obscurité. Mais cela n'a jamais fait vaciller son humilité, qui est chez Marie une vertu granitique. Je veux le souligner : l'humilité est une vertu granitique. Pensons à Marie : elle est toujours petite, toujours dépouillée, toujours libre d'ambitions. Cette petitesse est sa force invincible : c'est elle qui reste au pied de la croix, alors que se brise l'illusion d'un Messie triomphant. Ce sera Marie, dans les jours qui précèdent la Pentecôte, à rassembler le groupe des disciples qui avaient été incapables de veiller seulement une heure avec Jésus, et l'avaient abandonné au moment de la tempête.

Frères et sœurs, l'humilité est tout. C'est elle qui nous sauve du Malin et du danger de devenir ses complices. Et l'humilité est la source de la paix dans le monde et dans l'Église. Là où l'humilité n'existe pas il y a la guerre, c'est la discorde, c'est la division. Dieu nous en a donné l'exemple en Jésus et Marie, pour notre salut et notre bonheur. Et l'humilité est précisément la voie, le chemin du salut. Je vous remercie !

[Retour au contenu](#)

Textes de www.vatican.va - © Copyright Libreria Editrice Vaticana

www.opusdei.org